

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## FABLE.

### LE SCULPTEUR ET LA MADONE.

Un sculpteur de renom quelque peu philosophe,  
Un homme d'une étoffe  
Avariée un peu,  
Croyait, il est bien vrai, l'existence de Dieu,  
Mais disait, tout de même,  
Que cet Etre suprême  
Nous trouvait trop chétifs pour s'occuper de nous,  
Et que, par conséquent, il était inutile,  
Pour notre humanité futile  
De se mettre à genoux.  
Certaines gens croyaient à sa parole,  
Car, voyez-vous, la thèse la plus folle  
Trouve des partisans, il faut en convenir,  
Pour la soutenir.

Notre sculpteur fouilla dans un bloc de Carrare  
D'une blancheur fort rare  
Avec son magique ciseau.  
Il travailla longtemps. Sous les coups du marteau  
L'on vit se dessiner une belle madone.  
Son air était si pur, ses traits si gracieux  
Qu'elle semblait avoir ce feu que l'âme donne  
Et qu'elle prend aux cieux.  
Et l'artiste, ravi de son œuvre sublime,  
Ne sortait qu'à regret de son humble atelier :  
Un sentiment d'amour, étrange et légitime,  
A ce fruit de ses mains paraissait le lier.  
Il y rêvait avec ivresse ;  
Il en parlait presque toujours ;  
Il triomphait dans les concours,  
Et puis sa renommée agrandissait sans cesse.

Cependant, un matin,  
 Auprès de sa statue il en voit, ô merveille !  
 Une autre tout à fait pareille.  
 Ses yeux ont un éclat divin,  
 Puis une larme,  
 Les voilant à demi, leur donne un plus doux charme ;  
 Un rayon tout mystérieux  
 Autour de son front glorieux  
 Décrit une auréole,  
 Et jette doucement  
 Dans tout l'appartement  
 Une lumière chaste et molle.

Le sculpteur s'arrête étonné.

“ — Quel rival fortuné  
 Est venu m'écraser du poids de son génie,  
 Dit-il ? O cruelle avanie !  
 Je briserai mon œuvre et ne tenterai plus  
 Des efforts superflus ! ”

La madone nouvelle  
 Eut un souris bien doux :

“ — Ne soyez pas jaloux,  
 Mon enfant, lui dit-elle,  
 De l'œuvre du Seigneur.  
 Aimez, pour votre honneur,  
 Gardez, pour votre gloire,  
 Vous pouvez bien m'en croire,  
 L'ouvrage de vos mains ;  
 Mais sachez-le, je vous l'atteste,  
 L'artiste céleste  
 Qui d'un souffle m'a faite aimer bien les humains.

## LA FRANCE ET LE CANADA.

---

Faisons une petite page d'histoire.

Au nombre des bonnes intentions du roi François I, il y avait celle d'établir une nouvelle France dans le nord de l'Amérique. De 1534 à 1544 il favorisa quelques tentatives dans ce dessein ; puis comme il s'en allait mourant, tout fut abandonné, ou peut s'en faut.

Les guerres de religion closes, Henri IV se laissa convaincre (1598) de l'utilité d'une entreprise en Amérique, mais sans trop la prendre à cœur.

Champlain fonda Québec (1608) et tâcha d'y apporter des forces ; ce n'était encore qu'un hameau lorsque, en 1629, les Anglais s'en emparèrent.

Revenu en maître, (1633) le fondateur reprit possession de la colonie, attira une centaine d'âmes et mourut, (1635) juste un siècle après la découverte du Saint-Laurent, laissant au cardinal de Richelieu, qui entra dans ses vues, la mission de fonder décidément une nouvelle France. Lorsque le cardinal trépassa, à son tour, (1642) il n'y avait pas trois cents âmes dans le " pays des maringouins."

La régence d'Anne d'Autriche et le ministère de Mazarin furent employés aux luttes de la Fronde. Le Canada végétait. Le 1640 à 1662, les Iroquois le tinrent sous le couteau. A cette dernière date, la population blanche ne s'élevait qu'à environ deux mille quatre cent âmes.

Louis XIV réunit alors dans sa main les rênes de l'administration, aidé de Colbert, son ministre. Les dix années qui suivirent furent les seules durant lesquelles on peut dire que le gouvernement français prit au sérieux le Canada et fit des efforts soutenus pour lui donner une existence permanente. Dix années sur trois siècles et demi !

Vers 1675, il y avait ici près de huit mille âmes, mais en ce moment le roi changeait d'avis et ne voulait plus rien

faire pour nous. Colbert, persista dans l'exécution des anciens plans. Quand il mourut (1683) nous étions dix milles âmes.

Ses successeurs ne se donnèrent pas la peine de comprendre ce qu'il avait voulu accomplir de ce côté de l'Atlantique. Malgré cela, nous atteignîmes (1713), le chiffre de dix-huit mille âmes, grâce à notre développement naturel. Par la suite, nous ne reçumes pas plus d'une vingtaine de familles de France.

La régence du duc d'Orléans et le règne désastreux de Louis XV, (1715-1760) loin de nous aider nous poussèrent de plus en plus dans des embarras financiers et des guerres contre les Anglais. Le roi faisait banqueroute et ne payait pas ce qu'il nous devait. En attendant, le Canadien nourrissait ses soldats et se battait pour des caprices de courtisans. C'est de cette manière que nous arrivâmes à la catastrophe finale, (1760) époque où cessèrent entièrement nos relations avec la France.

Quatre-vingt quatorze ans plus tard, une corvette française, *la Capricieuse*, se rendit jusqu'à Québec. La cour de Napoléon III prêta, un instant, l'oreille aux acclamations qui partaient des bords du Saint-Laurent, puis l'indifférence reprit le dessus dans les esprits.

Quelques voyageurs français nous ont visités, depuis trente ans, sans parvenir à réveiller chez leurs nationaux le souvenir de la colonie perdue ni le nom du jeune peuple abandonné au pouvoir des étrangers.

La guerre franco-prussienne fit croire que la France succombait pour toujours, mais celle-ci a eu assez de muscle pour se relever, et la voilà qui cherche des arguments pour répondre aux accusations de décadence dont on l'abreuve de toutes parts. Entre autres choses, on lui dit, "vous ne savez pas coloniser." Elle répond : "Voyez le Canada, l'île Maurice, et les Indes, trois belles contrées où mes enfants ont conservé leur caractère français, en dépit des obstacles."

Nos écrivains se produisent à Paris ; nos hommes d'Etat les suivent ; l'industrie et le commerce parlent haut. La plus belle colonie de l'Angleterre devient tout-à-coup l'un des plus beaux titres de l'ancienne France. Cette révélation

du Canada à sa mère-patrie primitive remonte à cinq ou six ans. On est tout surpris, sur les bords de la Seine, de la vitalité de cette poignée de Français qui tiennent ouverte une porte immense du continent américain.

Il ne s'agit plus d'une conquête à main armée, mais bien du placement des capitaux. Nous nous rencontrons doublement avec la France : par la voix du sang et par le besoin d'argent.

Il faut s'entendre sur ce dernier mot. Notre population n'est pas pauvre ; elle a vécu de son propre travail pendant plus de deux siècles et elle peut continuer ainsi jusqu'à la fin des temps ; mais nous sommes en Amérique, par conséquent dans le monde des industries. Ces sortes d'exploitations exigent non-seulement de l'or mais aussi des hommes experts, ce que nous ne possédons pas. Que la France nous en envoie et nous échapperons aux griffes du monopole qui est à la veille de tout accaparer chez nous.

Les ressources naturelles abondent : " c'est le fond qui manque le moins." Après avoir passé à travers les tracasseries de notre situation coloniale, nous sommes, pour ainsi dire, indépendants ; cette indépendance toutefois ne sera appréciable que le jour où nous ne serons plus à la merci des banquiers anglais. Si, au lieu de puiser uniquement chez eux, nous étions admis à la porte à côté, nos mouvements seraient plus libres et nous regarderions encore une fois la vieille France comme une mère, quoiqu'elle ait pratiqué à notre égard un système d'abandon qui nous a souvent inspiré de bien tristes pensées.

BENJAMIN SULTE.

---

## VICTOR HUGO.

---

Un grand nom, un homme de génie ; mais qui a trop vécu. Rien qu'à parler de lui, on se surprend à faire des phrases courtes et hachées, pleines de sous-entendus, sans verbe, sans tête et sans queue. C'est sa dernière manière, pour moi je préfère l'autre,

La bouche d'Ombre s'est encore une fois ouverte et les journaux de Paris annoncent la publication d'un grand ouvrage en quatre parties, ayant pour titre : " Les Quatre Vents de l'Esprit." Nous n'avons pas encore vu l'ouvrage qu'on nous donne comme égal à ce qu'il a fait de mieux, mais le *Courrier des Etats-Unis* en détache la " belle et courte pièce que voici :—

Je suis haï. Pourquoi ? Parce que je défends  
Les faibles, les vaincus, les petits, les enfants.  
Je suis calomnié. Pourquoi ? Parce que j'aime  
Les bouches sans venin, les cœurs sans stratagème.  
Le bonze aux yeux baissés m'abhorre avec ferveur,  
Mais qu'est-ce que cela me fait, à moi rêveur ?  
Je sens au fond des cieux quelqu'un qui voit mon âme ;  
Cela suffit. Le flot ne brise pas la rame.  
Le vent ne brise pas l'aile. L'adversité  
Ne brise pas l'esprit qui va vers la clarté.  
Je vois en moi l'erreur tomber et le jour croître.  
Rien de fermé. Le ciel ouvert. L'étoile à nu.  
L'idole disparaît, Dieu vient. C'est l'inconnu,  
Mais le certain. Je sens dans mon âme ravie  
La dilatation superbe de la vie  
Et la sécurité du fond vrai sous mes pas.  
L'abri pour le sommeil, le pain pour le repas,  
Je les trouve. D'ailleurs, les heures passent vite.  
Quelquefois on me suit, quelquefois on m'évite ;  
Je vais. Souvent mes doigts sont las, mon cœur jamais.  
Le juste,—hélas ! je saigne, où sont ceux que j'aimais ?  
Sent qu'il va droit au but quand au hasard il marche.  
Je suis, comme jadis l'antique patriarche  
Penché sur une énigme où j'aperçois du jour.  
Je crie à l'ombre immense : Amour ! Amour ! Amour !  
Je dis : Espère et crois, qui que tu sois qui souffres !  
Je sens trembler sous moi l'arche du pont des gouffres ;  
Pourtant je passerai, j'en suis sûr. Avançons.  
Par moments la forêt penche tous ses frissons  
Sur ma tête, et la nuit m'attend dans les bois traitres ;  
Je suis proscrit des rois : je suis maudit des prêtres ;

Je ne sais pas un mois d'avance où je serai,  
 Le mois suivant, l'orage étant démesuré ;  
 Puis l'azur reparait, l'azur que rien n'altère ;  
 Ma route, blanche au ciel, et noire sur la terre ;  
 Je subis tour à tour tous les vents de l'exil ;  
 J'ai contre moi quiconque est fort, quiconque est vil ;  
 Ceux d'en bas, ceux d'en haut pour m'abattre s'unissent ;  
 Mais qu'importe ! Parfois des berceaux me bénissent,  
 L'homme en pleurs me sourit, le firmament est bleu,  
 Et faire son devoir est un droit. Gloire à Dieu !

VICTOR HUGO.

J'ai relu cette pièce cinq ou six fois. J'ai essayé de me monter l'esprit au diapason voulu pour admirer ; j'ai creusé chacune de ses expressions, je me suis fendu la tête pour découvrir ce que le POÈTE voulait dire. Eh bien, je crois avoir à peu près réussi, mais je ne vous conseille pas le même travail, vrai, c'est fatigant.

D'abord la naïveté.

Je suis haï. Pourquoi ? Parce que je défends  
 Les faibles, les vaincus, les petits, les enfants.

Ce qu'il défend, ce sont les incendiaires de la commune, les assassins des Otages, Garibaldi, et les Nihilistes.

Je suis calomnié, Pourquoi ? Parce que j'aime  
 Les bouches sans venin ; les cœurs sans stratagème

Ceux qu'il aime, ce sont les pétroleuses, les forçats, les prostituées. Vraiment, il est naïf, le POÈTE ou bien il a l'ironie bien noire. Mais enfin, cela est écrit en vers ; c'est beau, si vous voulez, comme poésie ; c'est bête, mais c'est beau. Allons plus loin.

Je vois en moi l'erreur tomber et le jour croître,  
 Rien de fermé. Le ciel ouvert. L'étoile à nu.  
 L'idole disparaît, Dieu vient. C'est l'inconnu  
 Mais le certain.

Y êtes vous ? L'erreur tombe et le jour croît.

L'erreur c'est la nuit, sans doute, comprenez-vous ? Rien de fermé. Le ciel ouvert. Naturellement si rien n'est fermé, le ciel est ouvert, et le POÈTE y voit clair comme le jour. Et qu'est-ce qu'il y voit ? L'inconnu, mais le certain. Mais alors, si l'inconnu est le certain, le certain est inconnu ; le certain est incertain, n'est-ce pas ? Comme c'est beau la poésie de Victor Hugo, quand il veut s'en donner la peine !



L'abri pour le sommeil, le pain pour le repas,  
Je les trouve.

Le pauvre homme ! Un des plus forts actionnaires de la Banque Nationale de Belgique, un millionnaire, il trouve " un souper, un gîte et le reste " comme le disait le bon Lafontaine, qui lui n'avait jamais su compter.

Le juste— hélas, je saigne, où sont ceux que j'aimais ?  
Sent qu'il va droit au but quand au hasard il marche.

Si ce n'était pas un sacrilège, ne dirait-on pas une cheville des mieux conditionnées ? Et l'idée : va droit au but quand au hasard il marche—n'est-ce pas précisément ce que je vous disais : le certain, c'est l'incertain.

Le ciel ouvert, l'étoile à nu, qu'y voit-on ? Ténèbres et mystère ! L'Ombre partout. Il faut, pour y arriver marcher à tâtons. Pour atteindre son but, il faut marcher au hasard. N'est-ce pas sublime ? O irrévérencieux mortels ! Prosternez-vous, et adorez. Vous ne voyez rien, vous ne savez pas où vous allez ; marchez toujours ; l'inconnu c'est le certain, le ciel ouvert, c'est l'Ombre, l'étoile à nu c'est..... qu'est-ce que ça pourrait bien être ?

Je dis : Espère et crois, *qui que tu sois qui souffres.*

Quelle harmonie ! Et comme cela fait bien, crié à l'ombre immense !

Je sens trembler sous moi l'arche du pont des gouffres ;  
Pourtant je passerai. j'en suis sûr. Avançons.  
Par moments la forêt penche tous ses frissons  
Sur ma tête, et la nuit m'attend dans les bois traitres ;

Ce sont là quatre beaux vers. Eh ! personne n'a prétendu que Victor Hugo n'en faisait pas. Seulement ces quatre vers sont-ils suffisants pour racheter le baroque, le burlesque, le galimatias du reste ?

Le reste de la pièce est du style dur, prosaïque, obscur, sybillin, de la plus mauvaise manière de Victor Hugo. Et c'est cela qu'on nous donne comme échantillon des " Quatre Vents de l'Esprit ? "

Entendons-nous. Je suis un admirateur ardent de Victor Hugo des Odes et Ballades, des Chants du Crépuscule, des Feuilles d'Automne, des Chansons des Rues et des Bois, des Misérables même, qui ont une étrange grandeur. Il y a des bornes à l'admiration. Je lis les yeux ouverts. Pour moi, le certain c'est le connu, et l'ombre immense m'a toujours semblée obscure. Voulez-vous ma façon de penser ? Victor Hugo a oublié un des vents de l'esprit, celui qui l'a le plus affecté, le vent de Gastibelza, l'homme à la carabine.

Le vent qui souffle à travers la montagne  
L'a rendu fou.

Il est certain que si un Fréchette quelconque avait commis une pièce aussi baroque, où il n'y a pas d'harmonie, où le poète se moque à chaque mot des règles de la prosodie, de la grammaire et du bon sens, elle aurait été accueillie par un immense éclat de rire. Mais parce que c'est signé Victor Hugo, on nous la donne comme un chef-d'œuvre. Eh bien, non, je soutiendrai mordicus que c'est tout ce qu'on voudra, excepté de la poésie.

J. MONIER.

---

# LE COLORADO EN 1880.

SUIVI DE QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES ÉTAT-UNIS EN GÉNÉRAL.

---

DENVER.—*Suite.*

---

Quelques mots en passant sur les hôtels de première classe en Amérique. Ils sont les palais en vogue, et représentent l'idéal du confortable ; rien au-delà. Service compliqué, sollicitude accablante pour ce qui regarde une infinité de détails plus ou moins nécessaires : tel est le caractère de ces établissements qui sont le principal ornement des villes du Nouveau-Monde. Il faut un nègre pour vous indiquer votre place à table ; un autre pour vous pousser votre chaise ; puis un troisième vient vous demander—bien qu'inutilement—ce que vous désirez manger, car il faut, malgré tout se conformer à une quantité traditionnelle de petits plats se refroidissant tous à la fois ; à moins que vous ne préveniez cet inconvénient en avalant votre repas avec une vitesse prestigieuse. Quant à la construction de ces hôtels, elle se distingue ordinairement par un bon choix de matériaux et par une solidité irréprochable ; le style architectural est plus frappant que de bon goût ; l'ornementation est généralement lourde et confuse ; les peintures décoratives arrivent quelquefois jusqu'au ridicule, et il en est même que désavoueraient beaucoup de cafés européens ; d'ailleurs d'un amas de richesses entassées sans art et dont le tout manque d'unité de choix et de caractère. En un mot, tout grand hôtel américain est somptueux d'apparence et prétentieux dans son style.

Le bon goût ainsi que la société exigent une plus grande simplicité ; et avec un peu moins de complication dans le mécanisme administratif, les hôtels américains seraient plus attrayants et plus sympathiques pour le grand nombre des

voyageurs qui y descendent ; et ces derniers souvent enclins à la tristesse et à l'anxiété s'y coudoieraient avec plus d'aisance.

Cette appréciation un peu sévère d'une chose considérée comme si importante sur notre continent, ne doit affecter en rien l'opinion générale : elle n'est, au contraire, que l'expression d'un sentiment personnel, et l'une des conséquences accordées à chacun d'écrire librement ses pensées ; et si quelquefois le lecteur ne se sent pas du même avis que celui qui écrit ces lignes—et cela avec le plus grand droit du monde—il devra au moins lui accorder un peu de sympathie pour ses efforts et pour la sincérité de ses intentions.

Les plus importants hôtels après le "Windsor," sont le "Charpiot's Hôtel," l'"American House," le "Grand Central" et le "Glenarm". La moyenne des prix est de 3 à 3 dollars et demi par jour. Il y a d'autres établissements très recommandables où les bourses modestes peuvent s'adresser en toute confiance. Parmi ces derniers nous aimons à citer le "St. Nicholas" tenu par M. G. M. Lahaye, canadien natif de Batiscan. Ce monsieur, l'un des doyens de Denver, quoique jeune encore, mérite certainement des éloges pour la bonne tenue de sa maison et surtout pour l'intérêt qu'il porte à ses compatriotes. Quant aux restaurants à la carte, les gourmets ne peuvent mieux s'adresser qu'en allant chez "Charpiot" déjà nommé, ou chez "Cella" près du théâtre, 15ème rue. Le service de ces deux maisons est fait tant soit peu à la française, et les vins y sont excellents. Toutefois il est bon de n'y pas trop faire d'extravagances, car si Lucullus dinait bien, même avec Lucullus, il n'avait pas du moins de carte à payer ; tandis que de nos jours tout simple mortel peut s'imposer un quart d'heure de Rabelais aussi désagréable qu'imprévu.

Il s'imprime à Denver plus de journaux qu'il n'en faut pour avoir d'intéressantes nouvelles et de bonne littérature. Le *Denver Tribune*, organe républicain, et le *Rocky Mountain News*, dont la politique est démocratique, méritent seuls une certaine attention. Les plaisirs sont représentés par un théâtre assez malpropre portant le titre pompeux d'Opéra, et donnant parfois des pièces tronquées et d'un goût dou-

teux ; puis il y a l'inévitable café chantant, où, il va sans dire, la morale est insultée de la façon la plus révoltante. A côté de ces plaisirs il y a la misère humaine, et pour cette dernière les hôpitaux. Denver en compte deux : l'un est soutenu par le comté ; l'autre est sous la direction des Sœurs de Charité venant de Leavenworth (Kansas). Ces bonnes religieuses sont loin d'être riches ; mais elles ont un dévouement sans bornes ; et malgré leurs préjugés ordinaires, les protestants sont forcés de reconnaître la supériorité des services qu'elles rendent à ceux qui souffrent. Il y a environ une trentaine d'églises représentant diverses congrégations réformées. Elles sont pour la plupart d'une apparence assez pauvre, sans aucun style, froides et vides comme leur sanctuaire. La ville n'a pas encore d'édifices municipaux, et en attendant mieux, elle a installé ses bureaux d'une façon provisoire. Les professions libérales sont littéralement encombrées : toutes celles qui concernent l'enseignement ainsi que les places de bureaux sont prises d'assaut par les malades, qui ayant encore assez de force pour travailler, offrent leurs services à n'importe quel prix, dans l'espoir de recouvrer la santé sous un climat réputé favorable. Il en est de même pour les employés de commerce. En somme, Denver n'offre pour le moment aucun avantage pour celui qui veut s'y fixer sans quelques capitaux ou sans une spécialité répondant aux besoins les plus pressants d'une ville naissante. Ainsi donc, avant d'émigrer au Colorado, il sera bon de ne pas se fier aux rapports de gens trop enthousiastes, et à la réclame généralement trompeuse des journaux. Les Canadiens-français particulièrement, devront prendre cet avis comme le plus sage et le plus sûr ; et en s'attachant plus fortement à leur sol, ils lui rendront justice et ne viendront plus augmenter le nombre de ceux de leurs compatriotes, qui jusqu'à présent, ont été pour la plupart les dupes d'agents mercenaires et corrompus.

*Commerce, agriculture et chemins de fer.*

L'élevage des bestiaux sur la prairie, tels que chevaux, bœufs et moutons, est d'une importance remarquable au Colorado. Ce commerce est connu sous le nom de *stock*

*business* ; il est plus ou moins heureux, selon les bonnes conditions du climat ou les accidents qui résultent d'une longue sécheresse ou de trop nombreuses tempêtes de neige. Les produits alimentaires constituent l'une des principales branches de commerce ; viennent ensuite les étoffes, le tabac, les agrès de chasse, les instruments servant à l'exploitation des mines et les divers matériaux pour la construction en général. Le bois de charpente vient en grande partie de Chicago ; la brique se fait aux environs des villes, et la pierre vient des nombreuses carrières de la montagne. Le pays est riche en mines de charbon, et déjà l'exploitation en est assez grande. Quoique peu avancée, l'industrie devra se développer plus tard, car le besoin s'en fait sentir, vû les longs transports et le tarif élevé des chemins de fer.

Ces derniers représentent diverses lignes ainsi réparties : Le *Kansas Pacific* qui relie Denver à Kansas City ; le *Denver Pacific* qui s'embranché avec l'*Union Pacific* à Cheyenne ; l'*Atchison, Topeka & Santa Fe* qui passe au sud du Colorado et qui possède des embranchements à la Junta et à Trinidad ; le *Denver Rio Grande* qui prend d'Alamosa, passe à Pueblo et à Colorado Springs, avec deux embranchements, dont l'un va à Cañon City, et l'autre à Trinidad et à El Moro ; le *Colorado Central* qui dessert Golden, Idaho Springs, Georgetown et Central, avec un embranchement de Longmont à Cheyenne ; le *Denver South Park*, de Denver à Fairplay, dont un embranchement jusqu'à Morisson ; enfin le *Boulder Valley* de Hughes à Boulder.

Quelques-uns de ces chemins de fer vont en grande partie dans les montagnes, et sont particulièrement pittoresques et audacieux : tantôt ils longent des précipices qui donnent le vertige ; tantôt ils passent sur des hauteurs prodigieuses. A la "Veta Pass", le *Rio Grande* parvient à une élévation de plus de neuf mille pieds.

Il serait intéressant de préciser le montant annuel des affaires au Colorado, soit dans les mines, soit dans le commerce ordinaire ; mais cela est impossible, à cause des statistiques exagérées que l'on fait tous les jours ; celles des journaux particulièrement valent moins que rien sous ce rapport. Je tiens par hasard le numéro d'un journal de Denver, don-

nant le chiffre des affaires de cette ville pour l'année 1878. Selon cette feuille, le résultat aurait été d'à peu près \$25 millions de piastres; et cela pour une population qui alors ne dépassait pas vingt-cinq mille âmes. Cet exemple seul, suffit pour désabuser les plus crédules et pour se défier de toute réclame en général. Enfin il est bon de savoir qu'il n'existe nulle part de pays de Cocagne: il en est de plus ou moins avantageux, mais l'on rencontre partout des difficultés et des obstacles, et le vieux proverbe: *Aide-toi, le ciel t'aidera*, vaut mieux que tous les Eldorados du monde avec leur abondance imaginaire et les fatales déceptions qui s'en suivent.

Une question importante est celle de l'agriculture, qui toujours est la plus solide richesse d'un pays. Il est vrai qu'elle est encore ici à l'état d'enfance; mais elle promet un bon développement, et déjà ses résultats sont remarquables. L'on va sans doute être surpris d'entendre parler de céréales, là où il n'existe pour ainsi dire ni pluies, ni cours d'eau importants; mais les immenses irrigations que l'on est obligé de faire, suppléent à cette disette d'une façon merveilleuse. Nous allons voir comment ce moyen est mis en pratique, et comment il a été couronné de succès jusqu'à ce jour. Il y a dans les montagnes des lacs ainsi que des sources plus ou moins abondantes qui se précipitent dans la plaine en passant par des défilés que l'on nomme ici *canons*. En suivant la pente de ces torrents, il est facile de détourner de distance en distance une partie de leurs eaux, afin de les conduire dans les endroits propres à la culture; mais comme l'irrigation ne doit pas être constante, l'on se sert ordinairement de petites écluses s'ouvrant et se fermant à volonté; ce qui est aussi simple que facile. Lorsqu'il s'agit d'arroser la plaine au loin, l'on utilise pour le moment les rares ruisseaux qui la sillonnent, ou l'on pratique, quand on le peut, des puits artésiens. Mais ces derniers moyens sont plus qu'insuffisants, et les progrès de l'agriculture s'arrêteraient bientôt, si l'on n'avait jamais pensé à faire des travaux d'irrigation plus gigantesques. Il vient de se former en Angleterre une société puissante dont le but est entre autres, d'exploiter le Colorado et d'y créer de nou-

telles ressources. Cette société dont le capital est, dit-on, de \$25,000,000 de dollars, devra bientôt faire creuser un canal d'irrigation à travers tout l'État.

Une entreprise aussi efficace que celle-là, ne peut qu'apporter un changement important dans les destinées du pays et mettre au jour une nouvelle richesse de productions qui, avec les mines d'or et d'argent, le rendront plus favorable à une colonisation solide et définitive. En multipliant ainsi les fossés d'irrigation et en faisant de nombreuses plantations, le Colorado changera certainement d'aspect, et à force de patience et d'énergie, l'on modifiera peu à peu l'aridité de sa nature ; et le temps n'est pas éloigné où une riche verdure et une abondante végétation produiront des pluies plus fréquentes. D'ailleurs cette transformation quoique merveilleuse n'aura rien de nouveau en soi ; car l'on connaît aujourd'hui des pays privilégiés par leur culture, qui autrefois n'étaient que des espaces incultes ; de même que par un effet contraire, une stérilité accablante a frappé certaines contrées jadis opulentes et célèbres. Le blé, l'avoine et le seigle rendent déjà très-bien au Colorado, mais la pomme de terre et le maïs ne semblent pas promettre une égale production. Les légumes et les fruits poussent facilement ; mais l'on néglige un peu trop ce genre de culture, et il faut s'adresser aux États limitrophes et à la Californie pour obtenir la quantité nécessaire à la consommation générale.

#### *Mines d'or et d'argent.*

La grande question du jour, la plus palpitante d'intérêt pour ce qui concerne le Colorado, est sans contredit celle des mines d'or et d'argent. Je m'attends ici à rencontrer des opinions contraires et à froisser certaines susceptibilités, qui d'ailleurs sont justifiables au point de vue particulier ; mais pour le bien général, et spécialement pour celui de la classe ouvrière, qui trop souvent cède à des utopies aussi fausses que malheureuses, je ne prendrai nullement la part des mines, malgré leurs entraînements et leurs richesses.

Tout ce qui brille n'est pas or, dit-on, et l'on peut ajouter que l'or lui-même a ses déceptions et ses défauts. Rien de beau comme ce métal tel qu'il se présente à notre imagi-



nation : son éclat nous éblouit, et il nous semble être l'idéal du bonheur, l'aplanissement de toutes les difficultés de la vie, le grand moyen de parvenir aux jouissances durables et définitives. Mais en retombant forcément dans la réalité, tout change, et souvent tout s'évanouit ; les espérances de tantôt se ralentissent, les beaux rêves s'envolent, et il ne reste plus que le travail, le travail incessant et dur que Dieu a imposé à l'homme ici-bas. Il faut donc s'attendre en ce bas-monde à des insuccès, à une ambition déçue, et ne pas se livrer, comme beaucoup le font, à un désespoir coupable et inutile. L'Écriture dit que l'homme doit travailler de même que l'oiseau est fait pour voler. L'oiseau fend les airs ; il semble pour un moment le roi de l'espace, puis il tombe sans que ses ailes aient pu le conduire à un séjour durable ; l'homme au contraire s'attache à la terre, il y répand ses sueurs jusqu'à ce que son âme s'envole vers sa destinée suprême qui est le ciel. Ainsi donc, savants, artisans, laboureurs et chercheurs d'or, tous sont condamnés à un labeur difficile duquel ne dépendent, ni les certitudes de la fortune, ni les jouissances que l'on en peut attendre. S'il n'en était pas ainsi et que l'on ne fut obligé à aucun effort pour satisfaire ses besoins et ses désirs, les choses perdraient de leur valeur, et l'or, comme tout le reste, deviendrait inutile et commun. Reconnaissons donc la sagesse de Dieu qui a fait tout pour le mieux, et ne murmurons pas contre sa Providence quand nos projets ne se réalisent pas selon notre volonté. Il y a d'ailleurs assez de coupable ambition pour voir des exemples dont ne pourrait s'accommoder une conscience honnête, et pour se contenter au besoin d'épreuves et de privations.

Quelques-uns taxeront peut-être de boutade ces sincères réflexions ; mais qu'ils sachent bien qu'elles sont basées sur l'expérience de tous les jours ; libre donc à eux de penser comme ils voudront, pourvu que leurs idées soient sages et pratiques. Il n'y a pas de règle sans exceptions, mais ici la règle comporte l'insuccès du plus grand nombre. Les moyens ordinairement employés pour tenter fortune dans les mines sont nombreux, mais presque tous sont risqués. Il y a les gens qui voyagent en sondant ça et là le terrain pour découvrir le

minéral : ce sont les *prospectors*. Selon des calculs déjà faits, ils réussissent peut-être dans la proportion de un sur mille. Il arrive souvent que ces *prospectors* profitent de quelques indices insignifiants pour en abuser de plus naïfs qui perdent leur argent en achetant un morceau de terre inutile ; et c'est déjà l'un des nombreux abus de ce genre de spéculation. Ceux qui ont été pris les premiers tâchent à leur tour d'y faire passer les autres ; et ainsi de suite. Cela ressemble à un engrenage qui attire et broie tout. Si les ouvriers mineurs ne perdent pas d'argent dans leur travail, ils y laissent par contre un bien inappréciable : la santé. Ainsi les affaires minières étant problématiques de leur nature, elles n'exigent par conséquent aucune règle, aucune méthode, et il ne reste en définitive que les ressources d'un jeu généralement peu recommandable. Quant à ceux qui placent leurs capitaux dans les *Smelting Works* (usines où l'on fond le minéral pour en retirer le métal), ils ne font rien autre chose que de spéculer sagement comme tout industriel ou marchand quelconque. Ce qu'il y a de malheureux, c'est de se livrer tout simplement au hasard, ou à des spéculations peu délicates ; et il faut le dire, la plupart des grandes fortunes acquises dans les mines proviennent de ces spéculations. Cette pratique aussi pernicieuse que fatale, creuse tous les jours un gouffre immense où vont s'engloutir pour jamais des fonds amassés péniblement pendant des années ; et les conséquences désastreuses qui en découlent sont d'autant plus irréparables qu'il ne reste plus de possibilité de recouvrement, tant le courant créé par l'ambition des richesses est irrésistible dans son entraînement et inexorable dans ses ruines.

Je suis donc loin d'encourager qui que ce soit d'émigrer pour aller chercher fortune dans les mines, les risques étant trop nombreux et les chances trop rares. Il vaut mieux s'en rapporter à l'expérience de ceux qui ont perdu, pour éviter des tentations dangereuses et pour se rendre à l'évidence de faits parlant plus qu'il ne faut par eux-mêmes. En tout cas, la vérité dans cette matière, c'est la réalité, et la réalité ne réussira jamais qu'à faire tomber les illusions.

Rien n'est pénible comme cette fièvre qui s'empare des

gens au moment où une découverte prétendue ou réelle vient de se faire. Il n'y a plus alors ni peines, ni fatigues ; tout s'oublie, car le seul mobile qui reste est l'espérance, sentiment bien vif, il est vrai, mais que le moindre nuage assombrit, et qu'un rien dissipe. Aujourd'hui c'est tel endroit qui attire la foule ; demain ce serait tel autre ; et toujours ces pauvres moutons de Panurge tomberont l'un après l'autre dans le piège, et y laisseront leur propre toison pour enrichir quelques fins matois. Mais là ne s'arrête pas l'échec de ceux qui courent inutilement après la fortune. L'or ayant manqué, il faut maintenant lutter avec la misère. Tout ce monde, qui auparavant semblait sympathiser par les mêmes tendances, ne fait plus que se nuire dans l'insuccès : la bourse vide, et le besoin de vivre se montrant plus pressant que jamais, chacun cherche un expédient pour se tirer d'affaire, et il arrive souvent que la nécessité pousse à des excès. De là ces troubles, ces petites anarchies auxquels l'on prête trop souvent des proportions exagérées, mais qui n'en sont pas moins regrettables, tant dans leurs causes que dans leurs effets. Il serait cependant injuste et maladroit de nier les richesses minières du Colorado. Les comtés de Boulder, de Gilpin et de Lake renferment de précieux gisements et ne semblent pas devoir bientôt s'épuiser. Black Hawk, Central, Georgetown, Idaho Spring's et Golden, villes solidement établies, possèdent de nombreux *Smelters* dont l'effet est vraiment titanique. C'est à Black-Hawk que le "Boston & Colorado Smelting works Co." sous la direction du professeur Hill, a commencé ses opérations. Aujourd'hui cette compagnie a transporté ses usines près de Denver et a nommé "Argo" l'éminence sur laquelle elle s'est placée.

C. M. PANNETON.

(à continuer.)

---

# ANGÉLINE DE MONTBRUN.

---

Avez-vous cru que cette vie fut la vie ?

LACORDAIRE

*Maurice Darville à Angéline de Montbrun.*

Mademoiselle, — Je vous remercie simplement. Ni le bonheur, ni l'amour ne se disent. Ce sont des larmes qui jaillissent du cœur ému dans ses divines profondeurs. Dieu veuille qu'un jour vous connaissiez l'ineffable douceur de ces larmes.

A vous du plus profond de mon cœur.

*(Angéline de Montbrun à Mina Darville.)*

Chère Mina,

Si vous saviez comme je vous désire, au lieu de prendre le bateau comme tout le monde, vous vous embarqueriez sur l'aile des vents. J'aurai tant de plaisir à vous *démon-*  
*niser*. Mon père dit qu'on ne réussit pas tous les jours à des opérations comme celle-là. Les hommes, vous le savez, se font des difficultés sur tout et n'entendent rien aux miracles. Mais n'importe, je suis pleine de confiance. Je changerai la reine de la mode en fleur des prés, et cette grande méthamorphose opérée, vous serez bien contente. Tout sceptre pèse, j'en suis convaincue et pourtant — voyez l'inconséquence humaine — jè songe à reconquérir mon royaume et veux vous prendre pour alliée. Ma chère, ma maison que vous croyez si paisible est en proie aux factions. Ma vieille Monique oublie que sa régence est finie, et ne veut pas lâcher les rênes du pouvoir, ce qui lui donne un trait de ressemblance avec bien des ministres. Si vous ne venez à mon secours, je finirai comme les rois fainéants. Je pourrais, il est vrai, protester au nom de l'ordre et du droit,

mais je risque de m'y échauffer et mon père dit qu'il ne faut pas crier, à moins que le feu ne prenne à la maison. Je me suis décidée à vous attendre et lorsqu'on oublie trop que c'est à moi de commander je prends des airs dignes.

Chère Mina, je vous trouve bien heureuse de venir chez nous. Il me semble que c'est une assez belle chose de voir le maître de céans tous les jours. Croyez-moi, quand vous l'aurez observé dans son intimité, vous aurez envie de faire comme la reine de Saba qui proclamait bienheureux les serviteurs de Salomon. Madame Swetchine a écrit quelque part que la bienveillance de certains cœurs est plus douce que l'affection de beaucoup d'autres, comme la lune de Naples est plus brillante que bien des soleils. Cette pensée me revient souvent lorsque je le vois au milieu de ses domestiques. Chère Mina, j'aimerais mieux être sa servante que la fille de n'importe qui. Votre frère assure qu'entre nous la ressemblance morale est encore plus grande que la ressemblance physique. C'est une honte de savoir si bien flatter, et vous devriez l'en faire rougir. Moi quand j'essaie il me dit : Mais puisque vous avez la plus étroite parenté du sang, pourquoi n'auriez-vous pas celle de l'âme ? Ignorez-vous à quel point vous lui ressemblez ? Cette question me fait toujours rire, car depuis que je suis au monde j'entends dire que je lui ressemble, et toute petite je le faisais placer devant une glace, pour étudier avec lui, cette ressemblance qui ne lui est pas moins douce qu'à moi. Délicieuse étude ! que nous reprenons encore souvent.

Que j'ai hâte de vous voir ici où tout sourit, tout embaume et tout bruit. Il me semble qu'il y a tant de plaisir à se sentir vivre et que le grand air est si bon. Je veux vous réformer complètement, et j'espère que vous irez avant longtemps *parmi le thym et la rosée faire à l'aurore la cour*. Hélas ! je crains beaucoup de rester toujours campagnarde jusqu'au fond de l'âme. Ici tout est si calme, si frais, si pur, si beau. Quel plaisir j'aurai à vous montrer mes bois, mon jardin et ma maison, mon nid de mousse où bientôt vous chanterez : *Home, sweet home*. Vous verrez si ma chambre est jolie.

“ Elle est belle, elle est gentille  
Toute bleue.”

comme celle qu'une de nos compatriotes a chantée. Quand vous l'aurez vue, vous jugerez s'il m'est possible de ne pas l'aimer.

“ Ainsi que fait l'allonette  
Et chaque gentil oiseau,  
Pour le petit nid d'herbette  
Qui fut hier son berceau.”

J'ai mis tous mes soins à préparer la vôtre, et j'espère qu'elle vous plaira. Le soleil y rit partout, ma frileuse. J'y vais vingt fois par jour, pour m'assurer qu'elle est charmante, et aussi parce que vous y viendrez bientôt. Jugez de ma conduite quand vous y serez. L'attente a son charme. Je suis sans cesse à regarder la route par où vous viendrez, mais je n'y vois que le *soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie*.

Dites à M. Maurice que je lui recommande d'avoir bien soin de vous. Le belle famille que nous ferons ! Chère sœur, je vous aime et vous attends.

(Mina Darville à Angéline de Montbrun.)

Chère Sœur,—Permettez-moi de commencer comme vous finissez. Hélas ! J'ai commis l'imprudence de laisser lire votre lettre à Maurice, et il y a perdu le peu de raison qui lui restait.

Ma chère, vous m'amusez beaucoup en me recommandant à ses soins. Si vous saviez dans quel oubli un amoureux tient toutes les choses de la terre ! J'en suis réduite à m'occuper de lui comme d'un enfant. Il paraît qu'en extase on n'a besoin de rien. Cependant je persi ste à lui faire prendre un bouillon de temps à autre. Ma cousine inquiète voulait le faire soigner, mais il s'est défendu en chantant *sotto voce* :

Ah ! gardez-vous de me guérir  
J'aime mon mal. J'en veux mourir.

Le docteur consulté a répondu : Il a bu du *haschich*. Laissez-le tranquille. Ma cousine n'a pas demandé d'explications, mais je vois bien qu'elle n'est pas sûre d'avoir compris. Le langage figuré n'est pas son genre.

Je prie votre sagesse de ne pas s'alarmer. Maurice a une nature d'artiste, et il est dans toute l'effervescence de la jeu-

nesse. Mais ça se calmera. Et quand ça ne se calmerait pas ! La puissance de sentir n'est pas tout à fait ce qui effraie une femme.

D'ailleurs, il a le profond sentiment de l'honneur et beaucoup de religion. Vous êtes faits pour vous aimer et vous serez heureux ensemble. Quand il pleurerait d'admiration devant la belle nature, ou même de tendresse pour vous, qu'est-ce que ça fait ? Laissons dire les positifs. J'ai vu de près le bonheur de raison, et entre nous, ça ressemble terriblement à une santé qui se maintient par des remèdes. Je sais que le mot d'exaltation est vite prononcé par certains gens. Angéline, êtes-vous comme moi ? Il existe sur la terre un affreux petit bon sens horriblement raide, exécrationnellement étroit que je ne puis rencontrer sans éprouver l'envie de faire quelque grosse folie. Non, que je haïsse le bon sens, ce serait un triste travers. De tous les hommes que je connais, votre père est le plus sensé, et je suis suffisamment charitable à son endroit. Le vrai bon sens n'exclut aucune grandeur. Régler et rapetisser sont deux choses bien différentes. Quelle est donc, je vous prie, cette prétendue sagesse qui n'admet que le terne et le tiède, et dont la main sèche et froide voudrait éteindre tout ce qui brille, tout ce qui brûle. J'aime la vie des saints ; j'y trouve la preuve que Dieu chérit d'un amour de prédilection les âmes généreuses, les cœurs ardents, ceux qu'il a faits capables de comprendre la joie du sacrifice et la folie de l'amour.

Ma belle fleur des champs, que vous êtes heureuse d'avoir peu vu le monde ! Si c'était à refaire, je choiserais de ne le pas voir du tout, pour garder mes candeurs et mes ignorances. Voilà où j'en suis après deux ans de vie mondaine. Jugez de ce que dirait Mme D. . . . si elle voulait parler.

J'ai eu des succès. Veuillez croire que je le dis sans trop de vanité. Vous savez qu'Eugénie de Guérin n'a jamais été recherchée. Il y a là matière à réflexions pour la pauvre Mina Darville et son cercle d'admirateurs. Pauvres hommes ! partout les mêmes.

Chère amie, M. de Montbrun me juge mal. Je ne demande qu'à me *démonstrer*. J'avais résolu d'arriver

chez vous avec une simple malle, comme il convient à une âme élevée qui voyage. Mais on sait rarement ce qu'on veut et jamais ce qu'on voudra : j'ai fini par prendre tous mes chiffons. Vraiment, je n'y comprends rien, et devant mes malles pleines et mes tiroirs vides, je me surprend à rêver. Ma belle, il faudra que vous m'aidiez à passer quelques unes de mes malles en contrebande. Je crains le sourire de M. de Montbrun. Au fond, quel mal y a-t-il à vouloir se bien mettre pourvu qu'on ait du goût. Si Mlle de Montbrun est indifférente à la parure c'est qu'en étudiant sa ressemblance, elle s'est aperçue qu'elle pouvait parfaitement s'en passer. Moi, je ne puis pas me donner ce luxe. Voilà, et dites à M. votre père que je n'aurai pas été une semaine à Valriant sans lui découvrir bien des défauts. J'envisage sans effroi une petite causerie avec lui quoiqu'il ait parfois des mots durs. Ainsi, l'hiver dernier, dans une heure d'épanchement, je lui avouai que j'étais bien malheureuse — que je n'avais pas le temps d'aimer quelqu'un qu'aussitôt j'en préférerais un autre, et au lieu de me plaindre cet austère confesseur m'appela *dangereuse coquette*.

N'importe, ma chère, je ne vous blâme pas de l'aimer, et parfois, il m'arrive de dire que c'est une belle chose d'être obligée à ce devoir.

Si vous m'en croyez, nous y penserons à deux fois avant de faire abdiquer Mme Monique. M. de Montbrun vous croit la perle des ménagères, mais

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier

Pourtant, je hais l'usurpation. Je suis légitimiste et j'ai le portrait du comte de Chambord dans ma chambre. Sérieusement, j'ai un culte pour ce noble prince qui *seul porte dans sa poitrine le cœur de roi et de père*. Dites à M. de Montbrun que nous allons aviser ensemble à jeter la France entre ses bras.

Ma chère, je suis sûre que ma chambre me plaira. Seulement, je n'aime pas la nature riante. Il me faudrait une allée bordée de sapins pour mes méditations. Quant à Maurice, je crois qu'il n'en a pas besoin et sa pensée m'a l'air de s'en aller souvent.

Tout au bout d'un jardin,  
Tout au bord d'un ruisseau.



Ne rougissez pas, ma très-belle. Je vous embrasse comme je vous aime.

(*Mina Darville à Emma \*\*\**)

Il s'en va minuit et je viens de fermer ma fenêtre où je suis restée longtemps. J'aime la douceur sereine des belles nuits, et je vous plains, ma chère amie, de vouloir vous cloîtrer. Pardon, vous n'aimez pas que j'aborde ce sujet. Il me semble pourtant que je n'en parle pas mal, mais... Avez-vous jamais descendu le Saguenay ? Franchement, la vie religieuse m'apparaît beaucoup comme cette étonnante rivière qui coule paisible et profonde entre deux murailles de granit. C'est grand mais triste. Ma chère, l'inflexible uniformité, l'austère détachement ne sont pas pour moi.

Je me plais parfaitement à Valriant, charmant endroit qui n'aurait rien de grandiose sans le fleuve qui s'y donne des airs d'océan. Faut-il vous dire que Maurice est heureux ? Le secret n'en est plus un maintenant. Il est difficile quoiqu'on fasse de trouver beaucoup à redire à ce mariage, et vraiment c'est une belle chose que cet amour qui grandit ainsi au grand soleil en toute paix et sécurité. Puis autour d'eux, tout est si beau. Sans doute, rien n'est plus intérieur que le bonheur. Mais tout de même quand Dieu créa Adam et Eve, il ne les mit pas dans un champ désolé Maurice s'accommoderait parfaitement d'un cachot mais — Sceptique, vous ne croyez plus à rien. Vous dites qu'il en est de l'amour comme des revenants : qu'on en parle sur la foi des autres. Que n'êtes-vous à Valriant. Moi j'y suis et je ne jouerai plus le rôle de *l'homme qui avait vu l'homme qui avait vu l'ours*.

Angéline ressemble plus que jamais à son père. Elle a ce charme pénétrant, ce je ne sais quoi d'indéfinissable que je n'ai vu qu'à lui et que j'appelle du *montbrunage*. Mais ce que j'aime surtout en elle, c'est sa sensibilité profonde, son admirable puissance d'aimer. Vous savez comme j'incline à estimer les gens d'après ce qu'ils valent par là, et pourquoi pas ? Mon poids, c'est mon amour, disait saint Augustin. Si j'y connais quelque chose, la tendresse d'Angéline pour son père est sans bornes, mais elle l'aime sans phrase et ne l'embrasse que dans les coins.

Nous menons tous ensemble la vie la plus saine, la plus agréable du monde. Il y a ici un parfum salubre qui finira par me pénétrer. Vraiment, je ne sais comment je pourrai reprendre la chaîne de mes mondanités. Vous rappelez-vous nos préparatifs pour le bal alors que se bien mettre était la grande affaire et que j'aurais tant souhaité avoir une fée pour marraine comme Cendrillon ? Sérieusement, il nous en aurait coûté moins de temps et moins d'argent pour tirer de misère quelques familles d'honnêtes gens. Je vous assure que je suis bien revenue des grands succès et des petits sentiments. Mais l'amour est une belle chose. Aimer, c'est sortir de soi-même. Je vous avoue que je ne puis plus me supporter. Bonsoir.

P. S.—C'est la faute d'Angéline et de Maurice. On ne peut les voir ensemble sans extravaguer.

*Mina Darville à Emma\*\*\*)*

Vous rappelez-vous avec quelle sollicitude vous vieilliez sur le pied de boules de neige qui ornait la cour des Ursulines. Je ne sais pourquoi ce souvenir me revenait tout à l'heure pendant que je me promenais dans le jardin. Je voudrais bien vous y voir. D'ordinaire, j'aime peu les jardins : J'y trouve je ne sais quoi qui me porte à chanter

J'aime la marguerite  
Qui fleurit dans les champs.

Mais celui-ci a un air du paradis. Vraiment, j'y voudrais passer ma vie. Il y a là des réduits charmants, des berceaux de verdure pleins d'ombre, de fraîcheur, de parfums. Jamais je n'ai vu tant de fleurs, fleurs au soleil, fleurs à l'ombre, fleurs partout. Et tout le charme du spontané, du naturel. Vous savez mon horreur pour l'aligné, le guindé, le symétrique. Ici rien de cela, mais le plus gracieux pêle-mêle de gazons, de parterres et de bosquets. Un ruisseau aimable y gazouille et folâtre et par ci par là des sentiers discrets s'enfoncent sous la feuillée. Mes beaux sentiers verts et sombres ! L'herbe y est molle ; l'ombre épaisse ; les oiseaux y chantent, la vie s'y élance de partout. C'est une délicieuse promenade qui aboutit à un étang le plus frais, le plus joli

du monde. Nous allons souvent y commencer la soirée, mais hélas, les importuns se glissent partout. Il nous en vient parfois. Hier (je suis bien humiliée) nous eûmes à supporter un québécois beaucoup plus riche qu'aimable qui s'est aventuré jusqu'ici. Le jardin lui arracha plusieurs gros compliments et arrivé à l'étang : Comme c'est joli, dit-il. Le bel endroit pour faire la sieste après son dîner ! Maurice lui jeta un regard de mépris et s'éloigna en fredonnant *sa marche hongroise*. J'expliquai à Angéline que son futur seigneur et maître est du *genus irritabile* et qu'en entendant ces notes belliqueuses, elle devra toujours se montrer. Cela nous amusa, mais elle dit que se fâcher, s'impatienter, c'est dépenser quelque chose de sa force. Plus je la vois, plus je la trouve bien élevée ; elle m'appelle sa sœur, ce qui ravit Maurice. Pauvre Maurice. Sa voix est plus veloutée que jamais.

Le doux parler ne nuit de rien,

La conversation d'Angéline ne ressemble pas à celle d'une femme du monde, mais elle est singulièrement agréable. Maurice dit qu'elle a le rayon, le parfum, la rosée. Le pauvre garçon est amoureux à faire envie et à faire pitié. Angéline me fait mille questions charmantes sur son caractère, sur ses goûts, sur ses habitudes. Ses rêveries l'intéressent sans qu'elle sache trop pourquoi. Vous ne sauriez croire comme cette folle crainte qu'il a de mourir jésuite la divertit aussi bien que son horreur pour les demoiselles qui chantent

Demande à la brise plaintive,

ou autres bêtises langoureuses.

M. de Montbrun me traite de la manière la plus aimable avec cet air un peu protecteur qui lui va si bien. On l'accuse de ne pas *remplir tout son mérite*. Mais comme je lui sais gré de n'avoir jamais été ministre ! Il fait bon de voir ce descendant d'une race illustre cultiver la terre de ses mains. Dieu veuille que cet exemple ne soit pas perdu. Ce soir, nous parlions ensemble de l'avenir du Canada ; il était un peu triste et soucieux. Pour moi, je fis comme tout le monde, je tombai sur le gouvernement qui fait si

peu pour arrêter l'émigration, pour favoriser la colonisation. Mais ce beau zèle le laissa froid et jetant un regard un peu dédaigneux sur ma toilette il me demanda si j'avais jamais pensé à me refuser quelque chose pour aider les pauvres colons. Ma chère Emma, je ne pouvais pas dire : je l'ai fait, mais je lui dis : je le ferai. Il sourit, et ce sourire, le plus distingué que j'aie vu me choqua. J'eus envie de pleurer. Me croit-il incapable d'un sentiment élevé ? Je lui prouverai que je ne suis pas si frivole qu'il le pense. Vous le savez, une simple parole suffit parfois pour réveiller les sentiments dormants. Ah, si vouloir était pouvoir ! tantôt appuyée sur ma fenêtre je faisais des rêves comme le P. Lacasse en ferait s'il avait le temps. Je donnais à tous l'élan patriotique. J'éteignais les lustres des bals, j'éteignais les lustres des banquets, tout ce qui se dépense inutilement. Je persuadais à chacun et à chacune de le donner pour la colonisation. Puis je voyais les *déserts s'embellir de fécondité, les collines se revêtir d'allégresse, les germes se réjouir dans les entrailles* de la terre et à côté de la lampe de l'humble église la lampe du colon brillait. Ah, si chacun faisait ce qu'il peut ! Un si grand nombre de canadiens prendraient-ils la route de l'exil ? Mais j'aime l'espérance. *Nous sommes nés de la France et de l'Eglise.* Confiance et bonsoir, chère amie.

(A continuer.)

---

## OCTAVE CREMAZIE EN EXIL

(Suite et fin.)

Les amis de Crémazie, et il en avait dans toutes les classes, entretenirent pendant plusieurs années l'espoir de son retour. Il se forma même un comité qui se mit en rapport avec ses créanciers et qui parut à la veille de réussir. Crémazie était tenu au courant de ces démarches et il m'exprimait sa joie dans une lettre en me priant d'être l'interprète de sa reconnaissance auprès de ceux qui s'employaient "à abrégér les jours de son exil."

15 décembre 1867.

Cher Monsieur,

Je viens de recevoir votre amicale du 12 novembre.

J'apprends avec peine que vous avez souffert un violent mal d'yeux. Pour ceux qui, comme vous, vivent exclusivement de la vie de la pensée, c'est bien la pire de toutes les maladies que celle qui empêche de lire et d'écrire.

Vous êtes maintenant en voie de guérison. Tant mieux, non seulement pour vous, mais encore pour la littérature canadienne qui vous doit les plus beaux fleurons de sa couronne et qui attend avec impatience les nouvelles œuvres de votre plume. En Canada, les littérateurs ne produisent en général que des fleurs qui promettent des fruits; malheureusement ces fruits ne viennent jamais ou presque jamais. Mieux doué et plus heureux, vous avez, dès votre début, produit des fleurs et des fruits, et vous continuez, avec une persévérance digne de votre talent, à marcher d'un pied ferme dans la voie de notre littérature nationale que vous avez si largement agrandie et si magnifiquement ornée.

Vous me demandez où j'en suis de mon poème des *Trois Morts*. Je n'ai encore rien écrit, je vais m'y mettre, autant que ma tête me le permettra, (car si vous êtes pris par les

yeux, je suis pris par la tête,) à remanier tous ces malheureux vers qui commencent à pourrir au fond de mon cerveau; je serai obligé de refaire la seconde partie qui est pas mal satyrique. Comme je me moque de beaucoup de gens dans ce second chant, je dois faire des changements considérables, car je ne puis, dans ma position actuelle et quand j'ai besoin des sympathies de tout le monde, me permettre de *blaguer* aucune classe de la société, ni de faire des allusions à telle ou telle personne.

Je croyais bien que la fin des *Trois Morts* ne serait jamais publiée. Je voulais cependant l'écrire; et après ma mort, la laisser à ma famille avec prière de vous la remettre. Vous en auriez fait ce que vous auriez voulu.

Aujourd'hui que l'on veut bien se souvenir de moi et s'occuper de me faire ouvrir les portes de la patrie, je vais me remettre au travail et faire de mon mieux.

Comment pourrai-je vous exprimer toute ma reconnaissance pour la sympathie que vous m'avez toujours témoignée et dont vous me donnez encore aujourd'hui une preuve si touchante en essayant de me faciliter les moyens de revoir le ciel natal? Je ne puis que vous dire du plus profond de mon cœur, merci et soyez béni pour tout le bien que vous m'avez fait.

Serez-vous assez bon pour vous faire l'interprète de ma gratitude auprès des amis qui veulent bien se joindre à vous pour abrégér les jours de mon exil.

Réussirez-vous? Je n'ose l'espérer. Quel que soit le résultat de vos démarches, soit que je puisse grâce à vous, respirer encore l'air pûr et fortifiant du Canada, soit que je doive,

Isolé dans ma vie, isolé dans ma mort,

boire jusqu'à mon dernier jour la coupe amère de l'exil, je garderai toujours dans le sanctuaire le plus intime de mon cœur le souvenir de ceux qui ne m'ont ni renié, ni oublié aux jours du malheur.

Mes frères m'apprennent que l'Université-Laval ne publiera pas les poèmes qu'elle a couronnés. Pourquoi? Est-ce que ces œuvres ne sont pas dignes de voir le jour? Si c'est là la raison qui empêche la publication de ces travaux

poétiques, l'Université a eu tort de les couronner. Ce n'est pas encourager la littérature que de décerner des prix à des poèmes qui ne peuvent supporter le grand jour de la publicité, c'est seulement donner une prime à la médiocrité. En Europe, quand les œuvres soumises à un jury universitaire ne s'élèvent pas à un degré suffisant de perfection, on ne donne pas de prix : l'Académie Française a été pendant trois ans sans décerner un seul prix, parce que les travaux sur lesquels elle avait à se prononcer, ne s'élevaient pas au-dessus de la médiocrité. Couronner une œuvre parce qu'elle est moins mauvaise que dix ou vingt autres, c'est tout bonnement ridicule. Si elle n'est pas supérieure, il faut au moins qu'elle soit bonne, et si elle est bonne, elle peut sans crainte affronter les périls de l'impression. Si les poèmes couronnés à Québec ont une valeur réelle, pourquoi ne les publie-t-on pas ? S'ils n'en ont point, pourquoi les a-t-on couronnés ?

Mes frères me conseillent de me mettre sur les rangs pour le prochain concours de l'Université-Laval.

Je ne pense pas pouvoir suivre leur conseil. Il est toujours facile de faire quelques centaines de vers de *pathos* et de lieux communs sur n'importe quel sujet. Ces machines là se font en une nuit, mais ce n'est pas là de la poésie sérieuse. Pour bien traiter un sujet comme celui des Martyrs de la foi en Canada, il faudrait étudier avec soin les premiers temps de notre histoire, se bien identifier avec les idées et le langage des héros qui doivent jouer un rôle dans le poème, en un mot devenir pendant un an un homme des premiers jours du 17<sup>e</sup> siècle.

Comment pourrais-je faire les études nécessaires, indispensables pour mener à bien ce poème, quand ici je n'ai pas un seul volume sur le Canada ? Vous voyez donc que je suis dans des conditions qui me ferment l'entrée du concours.

Puis, je vous le dirai franchement, je me sens médiocrement attiré vers ces concours qui vous imposent un sujet qu'il faut livrer à heure fixe comme une paire de pantalons. Quand un sujet me plaît, j'aime à le traiter à mes heures et ne le livrer à la publicité que lorsque j'en suis complètement satisfait. Un bon poème, pris de haut, sur les martyrs de la foi, demanderait 5 ou 6000 vers et au moins un an de

travail. Je parle pour moi. D'autres mieux doués, pourraient le faire en moins de temps, mais à moi il faudrait au moins une année, pour le composer tel que je le rêve. Que l'Université-Laval couronne donc qui elle voudra ; je ne puis me mettre sur les rangs et lutter avec mes confrères en poésie.

Je regrette vivement que vos yeux ne vous permettent pas de me parler de votre voyage en Europe. C'eût été pour moi une bonne fortune de lire les choses charmantes que votre plume si élégante et si poétique aurait écrites sur ce vieux monde que vous venez de visiter pour la seconde fois. J'espère que plus tard je pourrai lire dans quelque revue canadienne vos souvenirs de voyage dans ces deux mères-patries du Canada : Rome et la France. Encore une fois recevez l'expression de ma reconnaissance la plus profonde pour les démarches que vous voulez bien faire pour hâter la fin de mon exil et croyez-moi.

Votre tout et toujours dévoué,

O. CRÉMAZIE.

P. S. A propos de la Toussaint, j'ai lu des vers impossibles de M. Benoit. Pourquoi diable cet homme fait-il des vers ? C'est si facile de n'en pas faire.

O. C.

20 octobre 1869.

Cher Monsieur,

Je viens d'apprendre par les lettres de ma famille que votre vue, épuisée par les veilles, est enfin revenue à son état normal. La littérature canadienne a perdu ses représentants les plus illustres, Garneau et Ferland. Quel deuil pour le pays si la maladie vous avait condamné à ne pouvoir continuer ces belles et fortes études historiques qui doivent immortaliser les premiers temps de notre jeune histoire et la gloire de votre nom !

Dieu a eu pitié du Canada. Il n'a pas voulu que vous, le successeur et le rival des deux grands écrivains que la patrie pleure encore, vous fussiez, dans toute la force de l'âge et dans tout l'épanouissement de votre talent, obligé



de vous arrêter pour toujours dans cette carrière littéraire où vous avez trouvé déjà de si nombreux et si magnifiques succès.

Puisque la Providence en vous rendant la santé, conserve ainsi à la nationalité canadienne un des défenseurs les plus vaillants de sa foi et de sa langue, je me reprends à croire à l'avenir de la race française en Amérique.

Oui, malgré les symptômes douloureux d'une annexion prochaine à la grande république, je crois encore à l'immortalité de cette nationalité canadienne que j'ai essayé de chanter à une époque déjà bien éloignée de nous.

Je vous avais promis de vous envoyer la fin de mon poème des *Trois morts*. J'ai travaillé, dans ces mois derniers, à remplir ma promesse. Vous savez que j'ai toujours eu l'habitude de ne jamais écrire un seul vers. C'est seulement lorsque je devais livrer à l'impression que je couchais sur le papier ce que j'avais composé plusieurs semaines, souvent plusieurs mois auparavant. Il se trouve maintenant que j'ai oublié presque tous les vers faits il y a bientôt sept ans.

Les maux de tête qui m'ont tourmenté presque constamment ont-ils affaibli ma mémoire ? L'avalanche de tristesse et de douleurs qui a roulé jusqu'au fond de mon âme, a-t-elle écrasé dans sa chute ces pauvres vers que j'avais mis en réserve dans ce sanctuaire que l'on appelle le souvenir ?

Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je n'ai plus ma mémoire du temps jadis.

Je suis donc obligé de refaire ce poème. J'y travaille lentement, d'abord parce que ma tête ne me permet plus les longues et fréquentes tensions d'esprit, ensuite parce que je n'ai plus pour la *langue des Dieux* le goût et l'ardeur d'autrefois. En vieillissant, ma passion pour la poésie, loin de diminuer, semble plutôt augmenter. Seulement, au lieu de composer moi-même des vers médiocres, j'aime bien mieux me nourrir de la lecture des grands poètes.

Comme je n'ai jamais été assez sot pour me croire, je ne dirai pas un grand génie, mais seulement un grand talent poétique, je suis convaincu que mes œuvres importent peu au Canada qui compte dans sa couronne littéraire assez d'autres et plus brillants fleurons.

Mais je vous ai promis la fin des *Trois morts*. Je tiendrai ma promesse et avant longtemps vous verrez arriver la deuxième partie de cette œuvre qui a si bien horripilé l'excellent M. Thibault.

J'ai reçu un volume intitulé : *Fleurs de la poésie canadienne*. Concevez-vous un recueil qui a la prétention de publier le dessus du panier des poètes canadiens et qui ne donne pas un seul vers de Fréchette, le plus magnifique génie poétique, à mon avis, que le Canada ait encore produit ? Le compilateur de ce volume me semble singulièrement manquer de goût.

J'ai vu sur les journaux canadiens que l'on va fonder à Québec une revue littéraire avec un capital de £500, ce qui permettra de payer les écrivains. Je suis très-heureux de voir mettre ainsi à exécution le plan dont je vous parlais dans une de mes lettres. Veuillez présenter mes hommages respectueux à M. le curé de Québec et me croire,

Votre tout et toujours reconnaissant

O. CRÉMAZIE.

1 mai 1870.

Cher Monsieur,

Quel volume charmant que vos *Poésies* et combien je vous suis reconnaissant de me l'avoir adressé.

J'en veux un peu moins aujourd'hui à ce vilain mal d'yeux qui vous a fait si longtemps et si durement souffrir, puisque c'est à lui que nous devons le *Canotier* et le *Coureur des bois*. Ces deux pièces sont des bijoux.

Dessane devrait enchâsser ces deux perles dans des airs de sa composition. En réunissant deux strophes pour faire des couplets de huit vers et en composant un refrain de deux ou quatre vers, vous auriez deux ballades ravissantes.

Dessane, qui, au temps jadis, a fait une fort jolie musique pour mon *Chant des voyageurs*, lequel chant ne vaut ni votre *Canotier* ni votre *Coureur*, trouverait certainement des accords dignes de vos deux créations, si originalement canadiennes.

Historien, romancier et poète, vous êtes en bon chemin pour monopoliser toute la gloire littéraire du Canada.

L'impression de votre livre est splendide. Votre muse n'avait pas besoin de ce vêtement magnifique. La grâce et l'élégance qu'elle a reçues de la nature lui suffisent pour attirer les regards.

Cependant la muse est femme et trouve peut-être qu'un brin de toilette ne nuit jamais.

Vous voulez bien me dire que vous publierez mon petit bagage poétique avec le même luxe. Je vous remercie de tout mon cœur de cette offre trop au-dessus de la valeur de mes œuvres, mais je ne saurais l'accepter.

Comme marchand, j'ai fait perdre, hélas ! de l'argent à bien du monde ; comme poète, je ne veux en faire perdre à personne.

Je connais assez le public canadien pour savoir qu'une édition, avec ou sans luxe, de mes vers serait une opération ruineuse pour l'éditeur. Pourquoi voulez-vous que je vous expose à perdre de l'argent, vous ou l'imprimeur qui serait assez fou pour risquer une pareille spéculation ? Je n'ai point la sottise de me croire un grand génie et je ne vois pas trop ce que le Canada gagnerait à la publication de quelques milliers de vers médiocres. Pour moi, il y a longtemps que je suis guéri de cette maladie de jeunesse qu'on appelle la vanité littéraire, et je dis maintenant avec Victor Hugo, ce que j'aurais dû dire il y a vingt ans :

Que poursuivre la gloire et la fortune et l'art,  
C'est folie et néant ; que l'urne aléatoire  
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire  
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hazard.

Certitude de perte d'argent d'un côté, de l'autre résultat nul pour la littérature canadienne. Devant une pareille alternative, il serait absurde d'abuser de votre sympathie pour vous laisser engager dans une affaire désastreuse. Donc ne parlons plus d'imprimer un volume de moi.

J'ai passé un triste hiver, plus souvent malade que bien portant. Je ne me suis guère occupé de poésie. Je ne désespère pas cependant de mener à bonne fin ces malheureux *Trois morts*. Quand je vous aurai expédié la fin du poème en question, si vous rencontrez un directeur de revue littéraire, en quête de copie, qui veuille bien publier, *pour rien*, les deux

dernières parties de ce travail, vous pourrez les lui donner, si cela vous fait plaisir, car, alors, je n'aurai pas à me reprocher d'avoir fait perdre de l'argent avec mes vers, puisque la revue qui aura bien voulu les accueillir n'aura fait pour moi aucuns frais autres que ceux des reproductions ordinaires. Nous reparlerons de cela en temps convenable.

Votre toujours,

O. CRÉMAZIE.

V.

La veille de la Toussaint 1873, j'entrais dans la petite librairie que tenait le dernier frère survivant d'Octave Crémazie, rue Buade. En m'apercevant il me fit signe de le suivre dans l'arrière boutique.

— Vous partez demain pour Paris, me dit-il : ne manquez pas d'aller voir Octave. Vous savez le pseudonyme sous lequel il est connu en France. Demandez Jules Fontaine, numéro 4, rue Vivienne. Je vais lui annoncer votre arrivée. Ma mère désirerait beaucoup vous voir avant votre départ.

Quelques minutes après, j'étais rue Saint-Louis, au salon de madame Crémazie.

Je l'avais connue en des temps meilleurs. C'était une femme vigoureuse et forte qui portait vaillamment ses quatre-vingts ans, mais le chagrin l'avait cassée, flétrie, émaciée. J'eus peine à la reconnaître. La bonne vieille s'avança d'un pas faible et chancelant, vint s'asseoir tout auprès de moi. Elle me prit la main et me regarda avec des yeux fixes, rougis par les larmes qu'elle n'avait cessé de verser depuis dix ans. Cette figure de *Mater Dolorosa* me donna un serrement de cœur.

— Vous allez revoir mon cher Octave, me dit-elle d'une voix chevrotante ; ce pauvre enfant ! il a bien souffert, ... et moi aussi !... Que vous dirais-je pour lui ? que je l'attends toujours..... Ah ! vous êtes bien heureux vous ; vous allez le revoir !... mais moi à mon âge, puis-je espérer de jamais l'embrasser encore !...

Elle n'en pu dire davantage, et se couvrant la tête de son grand tablier, elle se prit à pleurer avec des sanglots à fendre l'âme.

On devine tous les chérissements dont elle me chargea pour son cher Benjamin que jamais plus, hélas ! elle ne devait revoir.

A mon arrivée à Londres, je télégraphiai à Crémazie que le lendemain je serais à Paris. J'allai frapper rue Vivienne un peu avant l'heure qu'il m'attendait. Il n'était pas encore entré au logis. Je laissai ma carte à sa porte avec ces mots : à cinq heures dans le jardin du Palais-Royal.

Quelques minutes avant l'heure convenue, j'étais en faction près de la Rotonde, les yeux tournés vers le vomitoire qui ouvre sur la rue Vivienne. Je ne le distinguai pas tout d'abord parmi le groupe de passants qui le précédait : il était dans mes bras avant que j'eusse eu le temps de le reconnaître. Ce n'était plus le Crémazie dont la figure m'était familière à Québec ; vieilli, amaigri, plus chauve que jamais, un teint de cire, ne portant plus de lunettes, la barbe toute rasée, hormis la moustache et une impériale ; c'était une complète métamorphose. Un rayon de joie inexprimable passait en ce moment comme un éclair sur ce visage de crucifié. Sa tenue était devenue correcte avec un air de distinction tout à fait inaccoutumé. L'atmosphère des boulevards avait-il déteint sur ses habitudes ? Sa photographie parisienne que j'ai sous les yeux et qui me rappelle cette première entrevue, n'a rien de commun avec celle qu'a publié l'*Opinion Publique*.

— Depuis si longtemps que vous m'annoncez votre arrivée, vous voilà donc enfin ! Savez-vous que depuis dix ans que je suis parti du Canada, je n'ai vu que trois compatriotes : Mgr. Baillargeon lors de son voyage à Rome, M. le Grand Vicaire Taschereau, aujourd'hui votre archevêque, et M. l'abbé Hamel du séminaire de Québec. Ils n'ont fait que passer et je ne les ai vus qu'un instant ; mais vous, vous n'êtes pas pressé, vous allez me rester. Que de choses nous aurons à dire ensemble. Il s'est passé tant d'événements depuis que j'ai quitté le Canada.

Ce disant, il m'entraînait sous les arcades des grands bois du Palais-Royal qui s'assombrissaient à la tombée de la nuit.

— Ah ! ça, me dit-il après une longue causerie, il ne faut pas que je sois égoïste. Je suis trop heureux aujourd'hui

pour ne pas faire partager ma joie avec un ami plus infortuné que moi. Demain il faut que vous alliez voir ce pauvre baron Gauldrée-Boileau qui est enfermé à deux pas d'ici à la prison de la Conciergerie ; moi, du moins je suis libre, mais lui, il est sous les verroux. Vous trouverez un homme exaspéré, dans un état de surexcitation qui fait peine à voir : il ne peut supporter l'idée des affronts dont on l'abreuve, il bondit d'indignation devant les flétrissures qu'on cherche à infliger à son caractère. Le vrai coupable dans cette affaire de Memphis-el-Paso, c'est le général Frémont, mais il fallait des victimes aux hommes du quatre septembre.

Chaque matin, au retour de ma messe que je disais à l'église de Saint-Roch, j'étais sûr de rencontrer Crémazie sous le portique de mon hôtel, à moins qu'il ne m'eût donné rendez-vous chez lui. Pour rester dans son voisinage, j'étais descendu à l'hôtel de Normandie, situé sur la rue Saint-Honoré, entre les Tuileries et le Palais-Royal. Au sortir du restaurant, après le déjeuner que nous prenions assez souvent ensemble chez Duval, rue Montesquieu, nous nous rendions à pas lents, soit en bouquinant le long des quais, soit en longeant les boulevards jusqu'au collège de France, où nous entendions quelques-uns des meilleurs professeurs, tantôt les cours de littérature de M. de Loménie, tantôt les savantes dissertations helléniques de M. Egger, ou bien les leçons de philosophie de M. Frank, ou encore les éblouissantes conférences de M. Arthur Boissier sur Sénèque. Les idées nouvelles que nous rapportions de ces conférences offraient au retour un thème intarissable à nos conversations que Crémazie variait en me disant quelques-uns des incidents de sa vie d'exil. Qu'avait-il fait depuis qu'il avait dit adieu à son cher Québec ? Où était-il allé ? Comment avait-il vécu ? Je lui faisais raconter tout cela par le menu, et il s'y prêtait avec une grâce parfaite.

De New-York il s'était rendu droit à Paris où il avait pris un petit logement, dans l'île près l'église de Notre-Dame. Les secousses par lesquelles il venait de passer arrivant surtout à la suite d'anxiétés toujours comprimées, avait donné un choc trop violent à sa constitution pour qu'elle put y résister : il en prit une fièvre cérébrale qui le tint pendant

plusieurs semaines entre la vie et la mort. Relégué seul dans une mansarde d'où il n'apercevait que les tuiles et les cheminées de Paris; abandonné de tout le monde, étendu sur un lit de camp où il ne recevait d'autres secours que des services mercenaires, ce qu'il eût à souffrir pendant cette maladie peut se conjecturer mais ne s'exprime pas. Les événements implacables qui l'avait jeté sur les côtes de France apparaissaient dans son délire comme un rêve dont il ne pouvait se réveiller. Il dût probablement la vie à une connaissance d'autrefois qui vint lui tendre la main au moment où il était loin de s'y attendre. M. Hector Bossange, dont le nom est si bien connu au Canada, ayant appris le délaissement et l'état désespéré où il se trouvait, vint le visiter et lui offrit l'hospitalité sous son toit. Dès qu'il put se trainer hors de sa chambre M. Bossange l'emmena avec lui à son château de Citry en Champagne, où il lui prodigua tous les soins d'une amitié qui ne s'est jamais démentie et qui réussirent à le ramener à la vie. Cette vieille résidence des barons de Renty, avec ses constructions d'un autre âge, avec ses souvenirs séculaires qui séaient si bien à l'imagination poétique de Crémazie, avec sa société spirituelle et enjouée, avec son parc tout plein de parfums et de chants d'oiseaux, fut un oasis enchanté au milieu du désert de sa vie. Madame Bossange l'entoura de délicatesses et de prévenances maternelles dont il ne parlait jamais qu'avec des larmes dans les yeux. Canadienne comme lui, elle était à ses yeux tout ce qui lui restait de la patrie perdue.

Les délassements studieux dans la bibliothèque de M. Bossange qui l'entretenait de ses goûts de bibliophile, les promenades sous les arcades vertes du parc, précédé des petits enfants de son hôte qui l'agaçaient en s'enfuyant sous l'ombre des sentiers soyeux, ou en égratignant de leurs petits pas le sable fin des avenues, l'exercice modéré dans les champs, parmi les vignes et les blés où la brise rafraichissait ses tempes brûlantes, finirent par avoir raison de ses bouleversements intérieurs. Les distractions dont il avait besoin plus que de tout le reste et qui lui furent délicatement ménagées, firent ranaitre peu à peu dans son âme sinon la sérénité, du moins une tranquillité relative; mais il

lui resta une débilité générale et une tendance à des maux de tête qui ne lui permirent plus de se livrer à des travaux continus.

De retour à Paris, dans le morne silence de sa mansarde, il lui fallut songer à vivre et à tuer l'inexorable ennui. Il se mit en quête d'occupations compatibles avec l'état délabré de sa santé. Les emplois passagers que M. Gustave Boscange lui procura et quelques agences particulières, sans importance, qu'il parvint à obtenir, n'auraient pu suffire à lui donner du pain s'il n'avait reçu de continuel secours de ses frères. A part quelques mois de séjour au Havre et à Bordeaux, de rares excursions dans les provinces du centre, il vécut toujours à Paris, toujours seul, occupant un petit garni sous les toits au quatrième ou cinquième étage, tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre, sans amis, sans distractions, sans cesse en face de lui-même, traînant au pied le boulet de l'exilé.

Un petit carreau de papier marqué au timbre d'Amérique que lui apportait de temps en temps le facteur, une lettre de sa mère, de ses frères ou de quelque ami de-là bas, renfermait tout ce qui lui restait de bonheur et d'espérance sur la terre. Pendant qu'il les lisait et les relisait en les arrosant de ses larmes, il se transportait dans son cher Canada et revoit en esprit tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il avait perdu. Mais le quart d'heure de lecture fini, la vision s'évanouissait, la nuit se refermait sur ce rayon et il retombait sur lui-même, se retrouvait plus seul que jamais dans son réduit désert.

Bien des fois, m'a-t-il dit souvent, si je n'avais eu une foi *canadienne*, je serais allé me pendre comme Gérard de Nerval au réverbère du coin, ou je me serais traîné dans le ruisseau avec les cocottes comme Henri Murger ; mais quand le noir m'enveloppait de trop près, quand je sentais le désespoir me saisir à la gorge et que le drap mortuaire semblait me tomber sur la tête, je courais à Notre-Dame des Victoires, j'y disais une bonne prière et je me relevais plus fort contre moi-même. Je ne suis pas un dévot, mais je suis un croyant.

—Quelles distractions vous donnez-vous ?

—J'expédie ma petite besogne, quand j'en ai, et puis j'ar-



pente l'asphalte, je flâne sur les boulevards, je bouquine pour mon frère à qui j'expédie de temps à autre des caisses de livres pour sa librairie. Parfois je pousse une pointe jusqu'aux barrières. Tiens, à propos, il faudra que nous allions faire une course à Belleville, afin que je vous montre ce que c'est que le peuple communal. Chemin faisant, je vous raconterai l'histoire de la prise de la caserne du prince Eugène, un épisode sanglant de la dernière guerre.

En hiver, je suis habituellement un ou deux cours du collège de France. De ce temps-ci, je m'intéresse aux leçons de M. Michel Chevalier, sur l'économie politique, et à celle de M. Maury sur l'histoire du Domaine du Roi.

Au retour, j'achète mon journal au kiosque prochain, le *Figaro*, l'*Univers*, la *Gazette de France*, etc., etc. Rentré chez moi, je lis mon journal, et puis je regarde au plafond. Ce n'est pas gai, mais ça m'emporte au pays des songes. Après tout, j'aime mon Paris, c'est la capitale de l'univers; je m'y suis toujours plu, hormis pendant le siège.

—Quoi! vous êtes resté pendant le siège de Paris?

—Mais oui; quand j'ai voulu sortir, il était trop tard; ce n'était pas divertissant. Depuis ce temps-là, mon estomac n'a pu se remettre des repas impossibles que j'ai pris, depuis le fricot de rats jusqu'au *steak* de cheval. Au centre de Paris, où j'étais, il n'y avait aucun danger: les boulets prussiens n'arrivaient pas jusque-là.

Un matin, je voulus m'aventurer du côté de la rue Vaugirard pour voir le combat de plus près; pendant que je m'amusais à écouter le grondement du canon, un projectile vint tomber devant moi, tuant une femme qui traversait la rue et emportant la tête d'un cheval; j'en eus assez. La couardise des poètes ne s'est guère démentie depuis Horace, ajoutait Crémazie avec un sourire en citant la spirituelle tirade du poète latin.

## VI.

Un jour, comme je suivais la rampe du quai Voltaire en admirant l'immense suite de palais qui bordent la Seine et au delà les Champs Elysées couronnés à l'horizon par l'arc de triomphe de l'Etoile, j'avisai à quelques pas devant moi

un individu penché, le nez dans un livre ouvert, sur la rampe, et dont la tournure me faisait l'effet d'Octave Crémazie. J'approchai, c'était bien lui ; je lui frappai sur l'épaule.

—Tiens, c'est vous, me dit-il, en se relevant brusquement. Regardez donc quelle belle édition de Racine : ce n'est qu'à Paris qu'on imprime comme cela. Mais, d'où venez-vous ?

—De Notre-Dame où j'ai entendu le père de Monsabré.

—J'en arrive moi aussi. C'est un merveilleux diseur ; mais la renommée de Lacordaire et de Ravignan l'écrase. Il captive toutefois son auditoire ; la nef était comble. Toute l'élite de Paris, le Faubourg de Saint-Germain était là ; vous avez vu cette nuée d'équipage devant le portique. Mais j'oubliais ; notre ami Bossange m'écrit hier, il nous invite tous deux à passer quelques jours à son château. En êtes-vous ?

Le lendemain nous étions sur la route de Meaux, nous traversons Château-Thierry, la patrie du bon Lafontaine. A la gare de Nanteuil-Saacy, M. Bossange nous attendait et nous fit, avec une grâce qui ne s'oublie pas, les honneurs de son vieux castel. Je n'avais pas vu Citry depuis 1867. M. et Madame Bossange n'ont guère vieilli ; les années effleurent de leurs ailes ce couple heureux sans le toucher. Ils ont célébré frais et dispos leurs noces de diamant que Crémazie a chanté en strophes inspirées par la reconnaissance et l'amitié.

Ils sont entourés aujourd'hui comme alors d'amis tels que M. de Courmaceul, gentilhomme de la vieille roche, madame Coolidge, américaine de naissance, mais toute française de cœur et d'esprit, petite fille de l'ex-président Jefferson.

Nous trouvons ici tous les charmes de la vie ; hospitalité cordiale, société choisie, délicieux racontars au coin du feu ou parmi les allées du parc.

M. Bossange, causeur exquis, est le digne fils de Martin Bossange, dont Jules Janin a tracé un si délicat portrait dans un de ses feuilletons. Sa vie de libraire à Paris l'a mis en rapport avec une foule d'illustrations, d'artistes, d'écrivains, dont il raconte des anecdotes, des traits de caractère avec un sel infini, qui pique vivement notre curiosité. En nous montrant un buste de Fénimore Cooper, par David d'Anger, que l'artiste lui-même lui a offert en présent :

—Savez-vous, nous dit M. Bossange, que mon nom a été immortalisé dans un des romans de Fénimore Cooper ? Je n'y joue pas cependant un rôle bien glorieux. Il m'avait choisi pour son éditeur à Paris, et nous étions liés d'affaires et d'amitiés lorsqu'un malentendu, survenu à propos de droits d'auteurs, mit du froid entre nous. Cooper était irrité de la prétendue injustice que je lui avais faite, et il s'en vengea dans son *Pionneur* en donnant le nom d'Hector au chien de son héros. Il s'amusa bien avec moi de cette malice, quand le malentendu fut expliqué.

La bibliothèque de M. Bossange, fruit d'un demi-siècle de collections, est une des plus précieuses qu'on puisse voir en fait de livres et de documents sur l'Amérique.

Revenu à Paris, j'eus peine à m'arracher de Crémazie pour faire le pèlerinage de Lourdes qui était le but de mon voyage. Après un séjour à Nîmes auprès de l'abbé Bouchy, mon ancien professeur au collège de Sainte-Anne, alors précepteur chez la comtesse de Régis, et une course à travers les montagnes de la Suisse, je revins consacrer tout le reste de mon voyage à Crémazie. Avec quelle joie il salua mon retour ! Il lui semblait revoir le Canada.

Jusqu'au printemps, nous fûmes inséparables ; le jour variant nos promenades d'une place ou d'un monument à l'autre qui lui rappelait mille anecdotes de ce Paris qu'il connaissait sur le bout de son doigt, selon son expression ordinaire ; le soir dans sa mansarde, les pieds sur les chenets devant sa grille où flambait un petit feu de coke ou de fagots. Dire l'entrain et le brillant de sa conversation durant ces longues veillées ou pendant que nous cheminions du Parc Monceau au jardin des Plantes, du Père La Chaise au Bois de Boulogne ! Il faut l'avoir entendu. Ses dix ans de souvenirs, d'impressions, d'observations, débordaient de sa mémoire avec l'impétuosité d'un torrent longtemps comprimé qui a rompu ses digues. L'idée de mon départ lui faisait peur. Hélas ! me répétait-il souvent, dans quel vide vous allez me laisser ! Depuis des mois nous avons vécu côte à côte comme des frères. Songez qu'en dix ans vous êtes le seul ami du Canada avec qui j'aie pu causer à loisir ; les autres n'ont été que des oiseaux de passage. La pensée de

l'isolement dans lequel je vais être replongé, me fait tourner la tête.

La veille de mon départ, après une dernière soirée chez lui, je voulus prétexter l'heure matinale du train pour abrégé des adieux que je redoutais ; mais bien avant six heures du matin, il faisait le pied de grue devant le portique de l'hôtel. Nous montâmes en voiture ; il ne me dit presque rien durant le trajet à la gare du chemin de fer du nord.

—Je vais aller prendre mon billet de passage, lui dis-je en arrivant, et je tâcherai de revenir vous dire adieu. Il me comprit, me serra la main à me la briser : de grosses larmes tombaient de ses yeux.

Je ne l'ai plus revu. Il le pressentait aussi bien que moi en me quittant ; cette vie de paria ne pouvait durer. Encore quelque temps, et il allait mourir, loin de son pays, loin même de Paris où l'exil lui pesait moins qu'ailleurs.

A Québec, sa pauvre mère m'attendait et eut une journée de bonheur à écouter tout ce que lui mandait son cher Octave, à m'interroger sur ces mille riens qui font revivre les absents.

A la mort de M. Edmond Farrenc, journaliste parisien à qui l'honorable Luc Letellier de Saint-Just, alors Ministre de l'Agriculture à Ottawa, avait fait une allocation mensuelle pour continuer une série d'articles sur le Canada, qu'il avait commencée dans différents journaux, il fut question d'Octave Crémazie pour le remplacer. C'est à quoi il fait allusion dans la lettre suivante :

Bordeaux, 29 avril 1876.

Mon cher abbé,

Le courrier de ce matin m'a mis en possession de votre amicale du 8 courant.

Votre lettre du mois d'octobre a fait un long détour avant de me parvenir. Quand vous l'écriviez, vous lisiez mon adresse dans votre souvenir qui vous disait 4 bis, rue Vivienne, et non sur ma correspondance qui portait en tête 10 bis *Passage Laferrière*. A cette époque, j'avais déjà quitté la rue Vivienne depuis plus d'un an. Dans l'intervalle, j'avais fait un voyage en province, de sorte que cette malheureuse lettre, après avoir été renvoyée de plusieurs

Caïphes à plusieurs Pilates, ne m'a été remise qu'au moment où je quittais la capitale pour aller habiter Bordeaux.

Ne sachant pas à quel pays vous étiez allé demander ce climat attiédi que réclament vos yeux et que l'hiver canadien ne saurait vous donner, je m'étais réservé de vous envoyer un bavardage quand le soleil du printemps vous aurait ramené au manoir paternel. C'est ce que je ferai bientôt, si Dieu et mes yeux le permettent, car je suis un peu logé à la même enseigne que vous sous le rapport de la vue.

Dans le mois de février, M. Gustave Bossange en me remettant la lettre dans laquelle vous lui exprimiez le désir de voir continuer dans les journaux français l'œuvre commencée par M. Farrenc, m'écrivait les lignes suivantes : "J'inclus une lettre de notre ami l'abbé Casgrain. Voyez le passage souligné et dites-moi ce que vous penseriez de faire faire des articles industriels, économiques etc., par M. Hunter qui a un goût très-prononcé pour cette étude, et de vous l'envoyer pour que vous leur donniez un peu de *flon*. Cela *paierait* pour vous deux, et j'userais de l'influence que je possède pour faire admettre ces articles à divers journaux." Je m'empressai de répondre à M. Bossange que j'étais tout à sa disposition et que je m'estimerais très-heureux d'être le collaborateur de M. Hunter. Depuis je n'ai plus entendu parler de ce projet.

M. Cucheval Clarigny est un écrivain fort connu et jouissant d'une plus grande notoriété que feu M. Farrenc. Je regrette de ne pas être à Paris, ce qui me prive du plaisir de me rendre à votre désir. M. Bossange, qui connaît parfaitement votre pays pourra certainement donner au successeur de M. Farrenc tous les renseignements désirables. Je ne sais pas quand je retournerai à Paris ni même si j'y retournerai. Je suis, en ce moment, comme l'oiseau sur la branche. Il se pourrait que, dans un mois, les affaires m'appelleraient au Havre, peut-être même hors de France. J'avais un instant rêvé que la collaboration avec M. Hunter que m'offrait M. Bossange, m'aurait, avec quelques autres petits travaux, permis d'aller habiter de nouveau la capitale. Je vois que je ne peux plus compter sur cette éventualité. Sur ces bords enchanteurs de la Garonne, comme disent ces

blagueurs de poètes méridionaux, j'ai plus souffert du froid que dans notre hiver à jamais mémorable du siège de Paris. Le printemps ne vaut pas mieux que l'hiver ; aujourd'hui, 29 avril, nous avons un vent froid, un ciel gris, comme dans le mois de novembre.

Votre toujours dévoué,

O. CRÉMAZIE.

De tous ceux qui lui ont gardé souvenir, personne ne lui fut plus sympathique que l'honorable Outimet, ministre de l'Instruction Publique. Apprenant la vie précaire qu'il menait en France, il me pria de lui écrire.—Le gouvernement de la Province, me dit-il, a l'intention de fonder dans les paroisses des bibliothèques publiques à l'instar des bibliothèques communales établies en France, ce qui exigera une agence à Paris. Cette agence ne pourrait-elle pas être confiée à Crémazie ?

Voici sa réponse.

Citry, le 18 février 1877.

Mon cher abbé,

Combien je vous dois de reconnaissance pour l'intérêt que vous ne cessez de me porter. La proposition que vous avez faite à mon frère est une nouvelle preuve de la sympathie que vous m'avez toujours témoignée. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir danger pour moi à faire connaître à l'honorable M. Ouimet le lieu de ma retraite et le nom sous lequel je m'abrite. Je vous laisse donc carte blanche pour traiter cette affaire et je ratifie d'avance tout ce que vous ferez.

Je suis depuis quinze jours au château de notre ami commun. Je parle souvent de vous avec M. Bossange qui vous tient en haute estime et me charge de le rappeler à votre souvenir. Vous devez vous rappeler la vieille madame Brown qui, au temps jadis, rompit avec vous une lance théologique qui vous amusa tant. Elle est morte jeudi, à Paris, chez M. Gustave à l'âge de 86 ans. Nous l'avons enterrée, hier à Laferté-sous-Jouarre.

Je retournerai à Paris dans les premiers jours de mars.

Depuis deux mois, je souffre beaucoup de la vue. Quand je serai en meilleurs termes avec messieurs mes yeux, je

vous écrirai une longue lettre dans laquelle je bavarderai tout à mon aise. En attendant je vous renouvelle l'expression de ma reconnaissance pour ce que vous avez déjà fait et ce que vous voulez bien encore faire pour moi.

Croyez-moi, mon cher abbé,

Votre tout et toujours dévoué,

O. CRÉMAZIE.

Cette note fut bientôt suivie de la lettre suivante :

Paris, 6, rue Papillon, 30 avril, 1877.

Quand je vous écrivais le 16 du précédent mois, je n'étais pas encore en possession de votre amicale du 29 mars, qui ne m'est parvenue que le 20 courant.

Menacé d'une nouvelle attaque d'érysipèle, j'ai été fort malade ces jours derniers, ce qui m'a empêché de vous répondre par le courrier canadien de la semaine précédente. Comme je ne connais pas la somme que les municipalités consacreront aux bibliothèques communales, il me serait assez difficile de faire une liste.

J'écris aujourd'hui à l'honorable M. Ouimet pour lui demander :

1o. De vouloir bien me fixer sur le chiffre approximatif de la somme destinée à l'achat d'une bibliothèque communale ;

2o. De me laisser savoir si ces bibliothèques devront se confondre avec les bibliothèques paroissiales qui existent déjà dans un certain nombre de localités, ou, si elles devront avoir leur existence propre à côté de ces dernières.

J'ai besoin de ce dernier renseignement, car, dans le premier cas, je pourrais négliger les livres religieux, les bibliothèques paroissiales étant principalement composés d'ouvrages de cette catégorie ; dans le second cas, j'aimerais à connaître la part que je devrais faire à l'élément religieux. Les calculs que j'ai faits me permettent de donner, dès aujourd'hui, à M. Ouimet le prix de revient des livres qui devront composer les bibliothèques communales.

Je laisse à M. Ouimet le soin de fixer lui-même la rémunération qu'il jugera à propos de m'accorder. J'ai bien hâte d'être tout à fait bien, afin de pouvoir vous envoyer une longue *jase*.

Je ne manquerai pas de vous rappeler au souvenir de la famille Bossange.

Croyez-moi, mon cher ami,

Votre très-reconnaissant et dévoué

O. CRÉMAZIE.

Malheureusement les difficultés financières de la province de Québec mirent à néant ces beaux projets. La mauvaise étoile du poète devait le suivre jusqu'à la fin.

Il est allé mourir au Hâvre, en face de cet océan qu'il ne pouvait plus franchir.

Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,

Il a bu jusqu'à la lie la coupe amère de l'exil. Et il a emporté avec lui la cruelle pensée que sa patrie ne lui donnerait pas même l'aumône d'un tombeau : cette patrie qu'il avait tant aimée et qu'il avait chantée en si beau vers.

Il nous faut quelque chose, en cette triste vie,  
Qui nous pariant de Dieu, d'art et de poésie,  
Nous élève au-dessus de la réalité  
Quelques sons plus touchants, dont la douce harmonie,  
Écho pur et lointain de la lyre infinie,  
Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Or, ces sons plus touchants et cet écho sublime  
Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,  
C'est le ciel du pays, le village natal ;  
Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse  
Coula dans les transports d'une pure allégresse ;  
Le sentier verdoyant où chasseur matinal,

Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine ;  
Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;  
Le vent de la forêt glissant sur les talus  
Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères  
Et nous jette au milieu de nos tristes misères  
Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

Un quart de siècle auparavant, Crémazie avait prophétisé sa propre destinée lorsqu'il avait dit :

Loin de son lieu natal l'insensé qui s'exile,  
Traîne son existence à lui-même inutile.  
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs.  
Jamais pour consoler sa morne rêverie,  
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie  
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.



A sa dernière heure, il n'a pas même eu la consolation de voir un seul de ses compatriotes à ses côtés : une main étrangère lui a fermé les yeux. Fidèle à son malheur jusqu'à la fin, la famille Bossange a été la dépositaire de ses dernières volontés et a suivi sa dépouille mortelle au cimetière. Dans vingt ans, peut-être personne ne pourra indiquer le lieu où il repose. Plus malheureux que Gilbert, il a pu dire comme lui :

.....Sur ma tombe où lentement j'arrive,  
Nul ne viendra verser des pleurs.

Quinze années d'exil ont expié ses fautes : l'avenir pardonnera à l'homme en faveur du poète. Il a dit de Garneau dont la destinée a été moins amère que la sienne : "Qui peut dire de combien de déceptions, de combien de douleurs se compose une gloire !"

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN,

Rivière Ouëlle, 15 juillet 1881.

Depuis que l'article qui précède est sous presse, j'ai reçu de M. Gustave Bossange, maintenant fixé à New-York, une lettre dans laquelle il me fournit quelques particularités sur les derniers jours de Crémazie. Voici cette lettre :

New-York, Broome street, 478.

23 juillet 1881.

Cher monsieur l'abbé,

J'ai reçu avec un sensible plaisir votre lettre et je vous remercie de la cordialité que vous me témoignez et qui m'est précieuse dans les moments d'épreuves que je traverse.

Vous me demandez des renseignements sur la mort de notre ami M. Fontaine, comme il se faisait appeler. J'ai écrit dans le temps très-au long à ce sujet à M. J. Crémazie en lui envoyant une lettre de M. Regnaud, mon employé, qui a assisté aux derniers moments de notre ami ; je n'ai pas copie de cette lettre ; mais peut-être Madame Veuve Crémazie l'a-t-elle conservée.

A son défaut, voici ce que je puis vous dire : notre ami était souffrant depuis le commencement de janvier ; il prenait une vive part au désastre de ma maison qui s'effondrait, et il fut obligé de garder la chambre qu'il occupait chez M. Malandrin. Le 9 janvier, il venait encore une fois au bureau et écrivait à M. Hunter, mon gérant à Paris, une lettre terminée ainsi :

“ Pardonnez-moi ce griffonnage, je suis encore très-souffrant et il m'a fallu prendre mon courage à deux mains pour me traîner au bureau.”

Le 16, il succombait à une inflammation d'intestins très-douloureuse, après avoir reçu les secours de la religion, autant que je puis m'en rappeler ; et le 17, on l'enterrait. Je ne pouvais lui faire qu'un modeste convoi dont les frais ont été supportés par la liquidation ; et on le plaçait dans le terrain commun du cimetière. Une simple croix seule rappelle où il repose.

J'ai écrit alors à M. J. Crémazie pour lui signaler l'état d'abandon dans lequel se trouvait cette sépulture, et la nécessité de faire au moins l'achat d'un terrain provisoire. J'ai suggéré une cotisation pour faire ramener “ au pays ” les restes de son poète dont les admirables vers subsisteront alors qu'on aura tout à fait oublié les erreurs de sa vie commerciale.

Rien n'a été fait cependant, et si l'on ne se hâte, les restes du poète canadien, jetés à la fosse commune, auront disparu.

Si ma position n'était encore précaire, j'aurais fait moi-même les frais nécessaires, ayant à cœur de reconnaître l'honnêteté, l'intégrité et le parfait dévouement de cet ami vis-à-vis de moi ; et, si vous faites une cotisation, je vous enverrai mon obole. Madame G. Bossange est très-sensible à votre souvenir et se joint à moi pour souhaiter que nous ayons le plaisir de vous revoir et de vous renouveler l'assurance de notre entière sympathie.

Votre tout dévoué,

GUSTAVE BOSSANGE.

P. S.—Je me mets à votre disposition pour correspondre avec M. Malandrin du Havre, s'il en est besoin.

G. B.

Ne se rencontrera-t-il pas, dans nos villes où il est si facile de s'entendre, quelques personnes, amies des lettres, qui se mettent à la tête du mouvement indiqué par M. Gustave Bossange ? ne fut-ce que pour faire l'achat du terrain où reposent les restes de Crémazie, et y faire placer une humble pierre tumulaire avec ces simples mots : OCTAVE CRÉMAZIE, POÈTE CANADIEN ? Le Canada qui s'honore de sa gloire littéraire, ne lui doit-il pas, au moins, ce tardif témoignage ?

H. R. C.

## QUELQUES RIMES.

### L'ÉTÉ.

Pour ma part, j'ai toujours chaudement détesté  
Cette horrible saison qu'on appelle l'Été.  
Depuis quelques mille ans, les peintres, les poètes  
Célébrent de l'Été les splendeurs et les fêtes.  
Ici c'est un berger jouant du chalumeau  
Pour des moutons béats dormant au bord de l'eau;  
Là-bas, des moissonneurs qui dansent une ronde ;  
Plus loin, des amoureux qui, dédaignant le monde,  
Vont, la main dans la main, s'éloignant des hameaux,  
Sous des bosquets lointains faire peur aux oiseaux.  
C'est encore..... Ah ! ma foi, trêve de poésie !  
Pour la Réalité quittons la Fantaisie :  
Le soleil est brûlant ; le pauvre citadin  
Vit, du matin au soir et du soir au matin,  
Haletant, souffreteux, ne sachant où se mettre ;  
Combien sont plus heureux les moutons, le berger !  
L'air est toujours brûlant, il ne peut en changer :  
Mon bon Monsieur Vennor (1), baissez le thermomètre !

Ottawa, juillet, 1881.

E. BLAIN SAINT-AUBIN.

---

(1) Personne n'ignore que M. Vennor a été, pendant longtemps, attaché, comme météorologiste, à la Commission Géologique du Canada, et publiait alors des bulletins de probabilités ou prédictions météorologiques, bulletins dont l'exactitude ne se vérifiait pas toujours, bien qu'ils eussent une certaine valeur.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

---

Un des plus curieux spectacles à contempler dans le mouvement des hommes et des sociétés qui se déroule sous nos regards comme un vaste panorama, est bien celui qui nous représente cette course universelle vers l'inconnu.

L'inconnu dans l'ordre matériel a bien sa raison d'être, et la transmutation des métaux en or, si elle n'est qu'un rêve irréalisable, n'en a pas moins son côté excusable.

Ici, il ne s'agit pas de cela : il s'agit de cette maladie, de cette fièvre délirante qui s'est emparé des masses, de la foule, et qui lui donne le vertige ; il s'agit de l'inconnu dans l'ordre intellectuel : pénétrer dans les secrets intimes de la pensée ; remuer toutes les pages de votre vie, et vous les lire comme si ce c'était dans un livre ouvert ; révéler votre passé, votre présent et votre avenir d'après la construction des lignes de vos mains ou de votre front, d'après les bosses de votre crâne, communiquer avec vos amis, vos parents, enfin enlever à Dieu le plus grand de ses attributs, qui est la prescience, voilà la course affolée à laquelle se livrent les hommes, plus que jamais de nos jours. Mesmer avait apporté en France un baquet magnétique ; le baquet magnétique conduisit au magnétisme, le magnétisme au somnambulisme, le somnambulisme nous a conduit au spiritisme.

Le magnétisme était trop matériel ; il fallait l'abandonner. Faire tourner une table, un chapeau, ce n'était pas suffisant ; il fallait tourner les têtes. D'ailleurs, Faraday n'expliquait-il pas "les tables tournantes" par l'action involontaire des muscles ? Les naïvetés du magnétisme somnambule surtout étaient impuissantes à captiver longtemps l'attention publique, et l'on comprit que des questions étant posées d'une certaine manière, il fallait être imbécile pour ne pas deviner les réponses. Bref, le magnétisme devint insuffisant, et on lui retira la confiance qu'on lui avait d'abord accordée.

Donc le spiritisme naquit : communiquer avec les vivants, au moyen de l'esprit des morts, voilà bien l'essence du spiritisme. L'agent intermédiaire entre le mort et vous s'appelle *medium*.

Le comte de Cagliostro et Daniel Douglas,—homme dont la puissance *spirite* gagna le cœur d'une des plus grandes princesses de la cour de Russie,—furent tour à tour les deux grands prêtres de la nouvelle religion, car on fit réellement une religion de cette science nouvelle. Et, depuis, que d'autres grands prêtres ont occupé l'attention du monde entier.

Mais aujourd'hui, le spiritisme a modifié son expression ; et ce qu'on appelait *typtalogie* est devenu *mediannité*.

Cette dernière forme permet à quiconque de devenir *spirite* :

Supposons une petite table en forme de cœur, toute petite, connue vulgairement sous le nom de *planchette*, montons-la sur trois pieds ; deux pieds reposant sur des roulettes mobiles aux deux angles obtus, et un troisième à l'angle aigu et formé par un crayon ordinaire.

Vous mettez votre *planchette* sur un morceau de papier, vous posez doucement l'extrémité de vos doigts sur *planchette*, vous interrogez, et *planchette* répond en écrivant au moyen du crayon.

Voilà la dernière forme du spiritisme.

Comme on le verra, il s'est dépouillé presque complètement de la physique derrière laquelle on l'accusait de se cacher ; en effet, certaines réponses sont complètement étrangères aux merveilles de cette science, et, vouloir recourir à cette dernière pour les expliquer, c'est bien chercher midi à quatorze heures.

“ Il ne s'agit plus ici de guitares jouant toutes seules, de pluies de roses tombant du plafond, de mains translucides exécutant des sonates au piano.”

Ce sont des phénomènes de l'ordre intellectuel, dont l'évidence est irrécusable, et qui nous prouvent bien clairement que la comédie du baquet de Mesmer s'est transformée tout à coup en une scène terrible de *Faust*. J'ai dit que l'essence du magnétisme est de communiquer avec les

vivants au moyen de l'esprit des morts. Je me trompe ; ou plutôt les spirites se trompent en raisonnant leur science de cette manière peu satisfaisante ; la théorie catholique est bien la seule acceptable au bon sens.

Il y a trois sortes d'esprits : 1. les âmes de ceux qui meurent et qui ne peuvent revenir en ce monde qu'unis aux corps ; 2. les bons esprits qui vivent avec Dieu et ne le quittent que sur son ordre spécial ; 3. les mauvais esprits que l'orgueil a précipités dans le fond des enfers et qui ont liberté de faire tout le mal possible.

Dans les phénomènes vulgaires et extraordinaires en même temps, que les spirites nous représentent avec *planchette*, on ne peut en aucune manière supposer la présence des deux premiers ordres d'esprits : les derniers seuls peuvent raisonnablement y être.

Les Saintes Ecritures ne nous parlent-elles pas d'ailleurs des prodiges accomplis par Simon le magicien sous les regards des apôtres ; de la lutte des mages contre Moïse ; de la sorcière d'Ender évoquant Samuel du fond de sa tombe, etc ? Nul doute que le démon a toute liberté de faire le mal de la manière qu'il l'entend.

Et sa puissance ne peut être surpassée que par la puissance divine. Sa mémoire merveilleuse lui permet de parler de tout ; son jugement de prédire assez juste ; sa vélocité de se transporter d'un lieu dans un autre avec une rapidité merveilleuse ; voir à travers les corps opaques est pour lui chose facile.

L'avenir seul appartient à Dieu et lui est caché ; néanmoins, de même que la force du jugement a permis à des hommes de prédire des événements qui se sont réalisés, ainsi le jugement aidé de la mémoire du mauvais esprit lui donne l'avantage de faire des prédictions qui peuvent aussi avoir leur réalisation.

Voilà bien la doctrine qu'il faut accepter au sujet du spiritisme, c'est celle de l'Eglise ; et c'est à cause que c'est la seule vraie qu'elle défend à ses enfants une chose qui ne peut être nuisible, qui ne peut que troubler la raison et peut-être faire sombrer la foi.

Un fait :

J'ai voulu un jour me convaincre *de visu* de la justesse de la doctrine théologique, et je parlai à *planchette*. Entre autres phénomènes concluents, je citerai le suivant :

Nous étions dans une chambre plusieurs amis ; parmi lesquels se trouvait un barbier curieux d'assister à l'expérience. Ce dernier attira immédiatement mon attention. Sur questions posées, *planchette* répondit en écrivant le nom du barbier, dessinant son enseigne qui consistait en un rasoir à demi-fermé. Puis je lui demandai combien le dit barbier avait de pots à barbe dans son établissement ; après quelques instants d'hésitation, *planchette* répondit 49. Le barbier interpellé fit observer qu'il y avait erreur, que sa boutique contenait cinquante pots à barbe. Je répondis qu'il était important de constater immédiatement de quel côté se trouvait la vérité.

Nous sortîmes tous ensemble pour aller à la demeure de notre barbier, à qui je disais sans crainte que c'était bien lui qui était le menteur. En effet l'employé à notre arrivée et sur nos questions nous répondit qu'il y avait à peine dix minutes il avait brisé un pot à barbe lui-même, et qu'il n'en restait plus que 49.

Conclusion :

Le lecteur devra conclure qu'il y a rien de moins scientifique que le *spiritisme* ; et cette question que je voulus un jour, dans un but sérieux, chercher clairement afin que j'eusse des faits personnels appuyant la théorie, doit être reléguée dans l'ordre de ces questions où l'on ne doit pénétrer qu'avec crainte, où l'on ne doit pas pénétrer du tout, car l'Eglise comme la science défend de jouer avec les poisons.

SÉVERIN LACHAPELLE, M. D.

---



## REVUE POLITIQUE

---

La vacance finit. Le touriste songe à retourner au foyer, et l'écolier à reprendre l'étude. L'avocat prépare ses dossiers pour les cours prochaines, et le journaliste sent se réveiller ses ardeurs. Le calme va bientôt faire place à l'animation.

Le moissonneur qui n'a pas peur du soleil d'août, travaille avec joie à sauver l'abondante récolte que lui a assurée une saison favorable. La province de Québec n'aura pas à se plaindre cette année encore ; les moissons dépasseront la production moyenne, pendant que le contraire arrive dans plusieurs Etats agriculteurs de l'ouest des Etats-Unis. L'Europe a une récolte satisfaisante ; elle n'aura pas besoin des produits américains dans une aussi énorme proportion que l'an dernier.

Le fait politique dominant du mois, c'est la publication des statistiques du dernier recensement. Un recensement marque une époque : un peuple semble s'arrêter pour jeter un coup d'œil sur le chemin parcouru, se rendre compte de ses progrès et connaître ses forces. Ces étapes décennales sont devenues pour nous d'une importance primordiale. Les statistiques que l'on y recueille déterminent la part d'influence que posséderont pendant dix ans chacune des nationalités rivales qui se partagent notre confédération. Le résultat du recensement du quatre avril dernier était attendu avec grande hâte dans les provinces anglaises et avec un peu de crainte chez nous. Pendant la décade précédente, on avait constaté un ralentissement considérable dans l'augmentation de la population de la province de Québec, et on croyait avoir lieu de redouter un semblable résultat pour les dix dernières années. La presse des autres provinces disait la chose certaine, et toute une école politique y trouvait d'avance la preuve de ses dires.

Les statistiques sont tout autres. La province de Québec a marché d'un pas égal à ses rivales dans la progression numérique, et ces dernières ont trop vite calculé l'étendue et la valeur de leurs avantages. L'augmentation a été cette fois de 14.01 par cent contre 7.2 par cent qu'elle avait été pendant la décade précédente. La population atteint le joli chiffre de 1,358,469 âmes. La Confédération entière possède une population de 4,350,000 âmes, ainsi répartie :

Ontario, 1,913,460 ; Québec, 1,358,469 ; Nouvelle - Ecosse, 440,585 ; Nouveau - Brunswick, 321,129 ; l'Île du Prince Edouard, 107,781 ; Colombie Britannique, 60,000 ; Manitoba, 49,509 ; Territoires du Nord-Ouest, 100,000.

L'élément canadien français, dont le chiffre exact sera connu plus tard, doit compter non loin de un million quatre cent mille âmes, soit environ deux cent mille âmes dans les provinces anglaises et le reste dans la province de Québec. Ce serait le tiers de la population totale.

La publication des chiffres que nous venons de donner a causé de la surprise et du dépit chez les adversaires de la province de Québec. Le *Globe* de Toronto, dont le mauvais vouloir à notre égard est bien connu, a poussé, le premier, le cri du mécontentement. Ce journal avait prédit pour sa province une augmentation de onze ou douze députés, et le résultat ne lui en donne que trois. Dans les provinces maritimes la représentation restera stationnaire ; le *Globe* avait dit le contraire. Il s'est attaqué au gouvernement comme de raison, et aux officiers du recensement. Les statistiques recueillies donnent la population *de jure*, tenant compte des absences temporaires ; le *Globe* aurait voulu qu'on prit la population *de facto*, c'est-à-dire celle qui se serait trouvée présente dans toute l'étendue du Canada le quatre avril dernier, fut-elle en grande partie venue de l'étranger et dût-elle quitter le pays le lendemain. La première méthode, *de jure*, est la plus rationnelle et la seule qui rende véritablement compte de l'état d'un pays ; elle entre dans le dénombrement ceux qui sont vraiment citoyens du pays, qui y ont des intérêts et qui veulent y vivre. Mais comme cette méthode se trouvait dans la circonstance la plus favorable aux Canadiens-français, le *Globe* la réprouve.

L'augmentation de la population dans la province de Québec dérange les calculs politiques faits par le *Globe* pour les prochaines élections fédérales. Il comptait sur la popularité de M. Blake à Ontario et sur la force numérique considérable que le recensement donnerait à cette province. Les libéraux voient dans leur nouveau chef un astre grandissant, le futur soleil de 1883. Les élections partielles n'ont pas jusqu'ici justifié ces espoirs ; mais en deux ans, il peut surgir bien des incidents, se soulever bien des questions ; et en mettant en compte la mobilité populaire, on peut se bercer de vagues espérances. La province de Québec donnera—personne n'en doute—une forte majorité conservatrice ; les libéraux calculent ainsi. Mais Ontario, d'après eux, doit contrebalancer cette majorité. La balance du pouvoir serait donc entre les mains des petites provinces

—excellente affaire pour elles. C'est pourquoi M. Blake s'est senti un vif désir de visiter les provinces maritimes et de les assurer de sa sollicitude. Sa campagne oratoire de l'été fait partie d'un plan défini ; il prépare contre les positions ministérielles le rude assaut de 1883. L'avenir dira si la partie a été bien conduite. L'effet d'un discours—quelque brillant qu'il soit—sur les questions politiques aujourd'hui réglées, ne peut être bien important ni bien durable. Il faudrait à M. Blake un programme. La population saurait où veulent la conduire ceux qui sollicitent ses faveurs. D'éloquents récriminations sur les choses du passé montrent bien chez un homme le talent utile à la défense d'une cause, mais non le génie nécessaire à la conduite d'un pays. Celui qui ne sait que faire de l'opposition est à sa place dans nos chambres parlementaires lorsqu'il siège à gauche. Depuis le règlement de la question du chemin de fer du Pacifique, M. Blake paraît à la recherche d'une idée. C'est ou du moins ce doit être pour un chef de parti un état transitoire.

Le parti conservateur a droit d'avoir confiance lorsqu'il voit se terminer en sa faveur les élections partielles qui se succèdent fréquemment. L'hon. J. J. C. Abbott, dont l'élection avait été annulée, vient d'être réélu à Argenteuil.

Le recensement assure à notre province une augmentation considérable du subside fédéral, ce qui contribuera à améliorer notre position financière. Notre dette n'est pas élevée ; notre voie ferrée prend de la valeur, et avec le développement de nos ressources, le crédit ne nous fera pas défaut. Les élections prochaines se feront en conséquence avec plus de calme, et c'est heureux. Des questions graves seront sans doute discutées devant les électeurs et rien n'est plus propre à fausser le verdict attendu que de crier à la banqueroute. Ce cri, il faut l'espérer, ne viendra plus troubler la tranquillité de l'électorat.

\* \* \*

Mgr. Bourget est parti pour Rome accompagné de M. l'abbé Dumesnil, de St-Hyacinthe, de M. l'abbé Perreault, et du Dr Bourque. Un grand nombre de citoyens sont allés saluer le départ du vieil et illustre prélat. Tous les esprits sont anxieux d'avoir enfin une solution définitive de la question universitaire et cette solution ne peut maintenant être éloignée. Ce ne sera pas cette fois, la S. C. de la Propagande qui portera jugement. Le Pape Léon XIII a jugé à propos de se réserver la question, et il a nommé une commission spéciale

de cardinaux pour étudier l'état de la cause, entendre les délégués et prendre connaissance du tout. Cet acte du Saint Père a réjoui tous ceux qui ont à cœur la fin heureuse des difficultés.

Mgr Laffèche, évêque des Trois-Rivières, se rendra à Rome cet automne si sa présence y est requise. En attendant Sa Grandeur vient de publier un travail remarquable sur le fonctionnement des Ecoles Normales. Des statistiques appuient chaque avancé et sont pour le public une révélation étonnante. Ce travail, qui paraît irréfutable, devra attirer l'attention de nos hommes politiques. S'il faut des Ecoles Normales, rien n'empêche de voir à ce que le coût en soit moins élevé. Les statistiques ne parlent pas en faveur de cet enseignement laïque dont on a voulu gratifier notre province. Mgr Laffèche portera la question devant le Conseil de l'Instruction Publique à sa prochaine réunion.

\*\*\*

Les Canadiens-français de l'Etat de New-York se réunissent en convention le 23 août. Dans le mois dernier, nous avons à signaler la réunion acadienne à Memramcook N. B. Cet automne il y aura une convention canadienne-française à Lowell, Etat du Massachusetts. On voit que partout les nombreux rameaux de l'arbre canadien-français se font jour au soleil et se montrent plein de sève et de vie. Les soixante mille colons d'il y a cent vingt ans comptent aujourd'hui deux millions de descendants répartis dans l'Amérique du Nord. Un arbre aussi vivace ne meurt pas ; une race aussi prolifique ne disparaît pas ; les groupes détachés de la population principale font souche à part et se reconnaissent aux mêmes caractères, aux mêmes vertus. De l'Atlantique au Pacifique, des confins du nord au centre de la République Américaine, on voit surtout, disseminés, comme des oasis dans le désert, des petits centres de population canadienne qui ont conservé la religion, la langue et les habitudes de leurs ancêtres. Peu à peu ils étendent leurs rayons, et s'implantent dans le sol d'une manière permanente.

Un Canadien-français, M. Louis Légaré vient de rendre un service signalé au gouvernement américain. Il a fait seul ce que les armées des Etats-Unis n'avaient pu faire depuis plusieurs années. Il y a déjà longtemps que le fameux chef sauvage Sitting Bull, lassé des injustices que l'on faisait subir à son peuple, a levé la hache sanglante. A la tête de quelques centaines de Sioux, il a bravé les canons derrière lesquels s'avancait la cupidité yankee. Vaincu ou plutôt forcé de reculer devant des forces supérieures, il pas-

sait sur le territoire canadien et y demeurait comme une menace permanente pour les colons américains. M. Louis Légaré qui avait donné asile au chef sioux est parvenu à lui faire déposer ses redoutables armes entre les mains des autorités militaires des États-Unis. La persuasion et les conseils amicaux ont eu plus d'empire que les coups de canon sur l'esprit de ce guerrier des prairies.

Sitting Bull demandait, les armes à la main, le respect des conventions et des traités passés entre les chefs de sa tribu et le gouvernement, C'est le droit de tout homme ; et ces conventions devaient être respectées. Mais l'antique foi punique n'est rien comparée à la foi yankee envers les tribus sauvages. Au nom de la civilisation, on fauche à coups d'armes à feu des tribus entières d'indiens des prairies, coupables au trop d'attachement du sol qui les a vu naître. La spéculation et la convoitise n'auront de bornes que les flots du grand océan, et les races arborigènes seront poussées et repoussées jusqu'à ce qu'elles s'éteignent faute d'espace suffisant pour vivre dans ce vaste pays de leurs aïeux.

La chute de Sitting Bull marquera une époque dans l'envahissement prétendu civilisateur des réserves indiennes. De ce côté, l'américain a la voie libre.

Le président Garfield demeure dans un état inquiétant de prostration. Les rapports des médecins sont peu rassurants. La balle qui s'est logée près de l'épine dorsale n'a pas été extraite et la blessure laisse couler des matières. On commence à compter sur l'éventualité de l'entrée du vice-président Arthur à la présidence.

\*\*\*

Un conflit a éclaté en Angleterre au sujet du *land bill* entre la Chambre des Communes et la Chambre des Lords. Cette dernière avait introduit dans le projet de loi plusieurs amendements importants que M. Gladstone ne voulut pas accepter d'abord. Le télégraphe nous a signalé un règlement de cette difficulté. Nous allons donc voir opérer cette nouvelle loi, et nous serons avant longtemps en mesure d'en constater l'efficacité. L'agitation en Irlande paraît s'être calmée ; la conspiration s'est réfugiée en Amérique et elle lance de Chicago des décrets assez subversifs.

Le Transvaal est remis aux Boers. Cette forte race a par une vigoureuse résistance, obtenu la reconnaissance complète de ses droits. Une motion de non-confiance présentée à ce sujet dans les Communes anglaises a été rejetée.

\*\*\*

La France vient de passer la date importante de ses élections parlementaires. Dimanche, le 21 août, les électeurs allaient déposer leurs bulletins dans les urnes électorales.

Le télégraphe ne nous donne ce matin, 22 août, que peu de détails sur le résultat. Il résume le tout en disant que l'on considère les élections de Paris comme un échec à Gambetta. La majorité sera indubitablement républicaine ; un tiers seulement des divisions électorales étaient contestées par des candidats conservateurs.

Gambetta va-t-il pouvoir continuer son règne occulte ? Tout le fait prévoir. La majorité républicaine, toute considérable qu'elle soit, ne se sentira pas assez forte pour se scinder, et le dictateur profitera des circonstances avec ce tact prodigieux qui a toujours distingué sa conduite. Le radicalisme qui a fait des progrès à Belleville ne peut compter que sur une petite phalange dans le résultat général. La majorité des nouveaux élus se compose probablement de ces républicains mous, dits modérés, qui sont tous disposés à se laisser guider et à voter sans délibérer ce qu'il plaira à M. Gambetta de leur présenter.

Le programme de M. Gambetta pour les élections était essentiellement radical. Pas assez cependant pour contenter ses électeurs de Belleville qui ont failli préférer au dictateur un tout petit astre socialiste, M. Sigismond Lacroix. Gambetta a promis des réformes radicales dans l'armée et dans la magistrature, le service militaire obligatoire pour tous les citoyens, même pour les ecclésiastiques et pour les instituteurs. Son programme refuse aux communautés religieuses la liberté d'association. Il a donné à entendre, dans ses discours, qu'il accepterait enfin une position responsable et qu'il ne reculerait plus devant la tâche de conduire un ministère, si les élections lui étaient favorables.

Les conservateurs, de leur côté, avaient leurs programmes. Celui du prince Jérôme Bonaparte a été remarqué. Le parti bonapartiste s'est en grande partie rallié autour de ce prince impopulaire et républicain. Mais la lutte s'est faite sans énergie ; les monarchistes sentaient que les circonstances leur étaient défavorables. La république va avoir enfin toute l'opportunité de montrer ce qu'elle peut faire pour la France. Quelques députés relégués aux confins de la droite attesteront bien encore que les anciens régimes ont des sympathies ; mais ils seront impuissants à entraver la libre action de la république.

La politique extérieure de la France occupera en premier lieu l'attention de la nouvelle chambre. Les succès des armées françaises en Tunisie a alarmé les puissances rivales et créé

des complications dans la diplomatie. Bismark est encore l'homme puissant du jour. Il reçoit, immuable, les confidences, les cajoleries de l'Italie, de la Turquie, de l'Autriche, de l'Angleterre et même de la France. Plus que jamais peut-être, il se sent l'arbitre de l'Europe. La diplomatie est dans un état évident de malaise. A part l'alliance austro-allemande, les puissances sont isolées et, respectivement, sans appui extérieur. Survient-il une difficulté, le poids de Bismark fait immédiatement pencher la balance et détermine une solution.

L'Espagne a aussi subi des élections. Le parti libéral y a pris des forces; son but est d'éloigner du peuple ces antiquités coutumes toutes empreintes de l'esprit catholique et de le faire entrer dans le courant révolutionnaire moderne. Le roi Alphonse paraît s'y prêter. Gare à son trône.

Signalons avant de finir—et se sera une bonne nouvelle—le succès des catholiques dans le Luxembourg et dans la Bavière. Ces deux pays ont, eux aussi, passé leur période électorale et les candidats catholiques ont été les plus heureux. C'est un contraste consolant à côté de ce que nous voyons ailleurs.

GUSTAVE LAMOTHE.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

---

LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par Louis Alexandre Brunet, professeur à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, Montréal. Eusèbe Senécal, Imprimeur-Editeur, 1881.

M. Brunet a rendu un véritable service à la société en publiant le beau livre que nous avons actuellement sous les yeux. De nos jours, en effet, on essaye de détruire les Etats en sapant l'autorité de la famille, et en qualifiant de tyrannie le gouvernement le plus doux qu'il y ait dans ce monde. Pour combattre ce mal, il fallait réhabiliter la famille, en démontrer l'origine divine et le but sacré, et couvrir de fleurs ce joug qu'on voulait sécouer. M. Brunet a compris ce besoin et, suivant les traces de l'éminent écrivain catholique M. Charles de Ribbe, il nous recommande les livres ou archives de famille comme un puissant moyen de maintenir parmi nous l'esprit de famille. Il divise son ouvrage en cinq parties : les trois premières traitent des livres de famille ou livres de raison en les considérant sous le triple point de vue du passé ou l'histoire de la famille, du présent ou le ménage actuel dont on est le chef, enfin de l'avenir, ou les conseils laissés par les parents à leurs enfants. La quatrième partie nous parle des archives des collèges et des couvents, et la cinquième, appelée par l'auteur *corbeille poétique en prose et en vers*, contient un recueil de citations des livres sacrés et des meilleurs auteurs.

Nous n'avons pas besoin de dire que nous partageons entièrement les idées de M. Brunet au sujet de la famille et de ses traditions. Nous croyons qu'on ne saurait exagérer l'importance des registres de famille dans lesquels on transcrit une histoire de la vie journalière. Il est assez peu d'hommes en effet qui puissent se vanter d'être meilleurs que leurs pères ; pour la plupart nous admettons avec autant de franchise que de vérité que nous leur sommes inférieurs en sagesse et en vertu. Eh bien quel bonheur pour un fils, qui veut faire revivre les excellentes qualités de cœur et d'esprit de ses parents, de retrouver dans le livre de famille un monument de leur sagesse et de leur bonté !

Mais si les idées de M. Brunet méritent toute notre sympathie, nous devons reconnaître que son volume nous paraît un peu surchargé. Il a dit d'excellentes choses sur la colonisation et l'émigration, sa corbeille poétique renferme des fleurs choisies avec autant de soin que de goût, mais il avouera lui-même que ce sont là des hors-d'œuvre qui n'ajoutent rien à son sujet et qui peuvent en distraire l'attention du lecteur. Un livre doit s'élever au-dessus de l'almanach et de la simple causerie, l'auteur doit y traiter tout simplement son sujet, rejeter tous les détails inutiles et se rappeler que,

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant.

M. Brunet ne nous en voudra pas, nous le savons, pour cette critique sincère. Aujourd'hui que l'attention de notre ancienne mère patrie se porte sur nos lettres et nos littératures, nous ne pouvons trop insister sur l'observation fidèle des règles élémentaires de l'art. Du reste, nous sommes heureux de constater chez M. Brunet une bien grande facilité de style et une élévation générale d'idées. De charmants vers qu'il a insérés dans sa corbeille poétique, nous permettent de le saluer du nom de poète, et nous font espérer qu'il voudra bien faire part au public d'une partie des trésors que doivent renfermer ses canevas.

---

FÊTE NATIONALE DES CANADIENS-FRANÇAIS, célébrée à Québec en 1880. Histoire. Discours. Rapports. Statistiques. Documents. Messe. Procession. Banquet. Convention. Par H. J. J.-B. Chouinard, secrétaire-général de la convention. Québec. De l'Imprimerie, A. Coté et Cie., Editeurs, 1881.

Le livre de M. Chouinard est vraiment un événement dans notre littérature nationale. Après la belle fête du 24 juin dernier la société St. Jean-Baptiste de Québec, reconnaissant l'importance de léguer à la postérité un souvenir dura-



ble de ces réjouissances patriotiques et de la convention nationale, a chargé M. Chouinard et un comité de collaborateurs d'ériger ce monument imposant de la vitalité et du patriotisme des Canadiens-Français. Nous regrettons de ne pouvoir faire une analyse un peu complet de ce beau volume qui contient presque 650 pages, mais nous donnerons au moins une indication des matières qu'il renferme.

L'auteur a divisé son ouvrage en quatre parties. La première est toute historique et se subdivise en deux livres. Nous avons d'abord un aperçu de l'origine de la St. Jean-Baptiste par M. Benjamin Sulte, un récit de la fondation des Sociétés St. Jean-Baptiste de Montréal et de Québec par M. Chouinard, qui cite une grande partie d'un écrit de notre regretté historien M. L. P. Turcotte, une notice historique sur la Société St. Jean-Baptiste de Québec par M. Chouinard, et enfin un mémoire au sujet du monument des braves par le Dr. Olivier Robitaille, chevalier de St. Sylvestre. Au livre second nous trouvons une esquisse historique de l'organisation des fêtes du 24 juin dernier, par M. Chouinard. L'auteur y a réuni le manifeste de la Société St. Jean-Baptiste de Québec, les lettres de N. N. S. S. les évêques approuvant et bénissant le projet, et plusieurs autres documents d'une grande valeur historique.

La deuxième partie contient un compte-rendu de la fête du 24 juin par M. Amédée Robitaille. Il y a d'abord une magnifique description de la messe, avec le sermon de Mgr. Racine, Evêque de Shérbrooke, ensuite une description de la procession et du banquet avec reproduction des discours, etc.

La troisième partie de l'ouvrage de M. Chouinard se divise en deux livres, dont le premier donne un compte-rendu général de la Convention Nationale, et le second un rapport des travaux particuliers des commissions. Nous ne pouvons donner une idée de la valeur des documents qui sont ici publiés par M. Chouinard. Tous les sujets qui intéressent notre nationalité y sont traités de main de maître et par des spécialistes.

Enfin, dans la quatrième partie qui est à proprement parler un appendice de l'ouvrage, l'auteur a réuni divers documents, pièces justificatives, détails historiques, statistiques et constitutions des sociétés St. Jean-Baptiste tant en Canada qu'aux Etats-Unis. Il est impossible de rien signaler particulièrement dans une telle richesse de détails et nous devons y renoncer à regret. Le court résumé que nous venons de faire donnera cependant une meilleure idée de la valeur de l'ouvrage de M. Chouinard que toutes nos paroles. Maintenant que notre nationalité commence à s'affirmer non plus comme jadis devant des maîtres impérieux qui cherchaient à l'opprimer, mais aussi devant tous les peuples de l'Europe, nous ne saurions trop insister sur l'importance du livre de M. Chouinard. L'étranger pourra y puiser des renseignements sur l'état de notre littérature et de nos mœurs, sur nos progrès dans le passé et nos espérances pour l'avenir. Aussi nous nous empressons de féliciter M. Chouinard de son travail consciencieux et fidèle et nous nous plaisons à augurer pour son ouvrage le plus éclatant succès.

P. B. MIGNAULT.